

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# BIBLIOTHÈQUE

## CINQ CENTS

Publiée par Poirier, Bossotto & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 13 SEPTEMBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 23

# LA MISERABLE !

Quatrième Partie du CHEMIN DES LARMES



Je m'élançai de l'endroit où je m'étais caché, j'ouvrais la petite dans mes bras et... ce fut vite fait. (Page 534)

# LA MISERABLE

Quatrième partie du CHEMIN DES LARMES

## I

### L'HOMME AU BATON

Sur le territoire de la ferme, un vaste terrain inculte avait été défriché pour être livré à la culture. Sur ce terrain de magnifiques sapins avaient été abattus et vendus à un marchand de bois de constructions de Saint-Marcelin. Une partie de ces beaux arbres, pouvant être employés à la mâture, avaient été enlevés dans toute leur longueur ; les autres sapins avaient été, sur place, équarris et sciés en planches.

Le fermier, moyennant une somme convenable, s'était chargé du transport des planches.

Il avait fait déjà plusieurs chargements et il était à son dernier voyage.

Il était prêt à se mettre en route, et Miro, qui était sorti de sa niche, regardait l'équipage, planté sur ses quatre pattes, immobile.

—Eh bien, Miro, dit le fermier, est-ce que tu veux venir avec moi ?

Le chien dressa sa tête intelligente et fit frétiller sa queue ornée d'un superbe panage.

Le fermier fit claquer son fouet, dit hue ! et les deux forts chevaux attelés au chariot se mirent en marche.

Miro restait à la même place, toujours immobile.

Il avait bien envie d'accompagner le fermier et les chevaux, cependant il était hésitant. Sans doute c'était pour lui un grand plaisir de courir sur la grande route ; oui, mais il fallait s'éloigner de Georges et d'Edouard, à qui il avait l'habitude de faire fête, le matin, quand ils apparaissaient dans le jardin.

Toutefois, comme il faisait à peine jour et que les enfants dormaient, Miro se demandait probablement quel plaisir il devait choisir ; celui qu'il pouvait se donner immédiatement ou celui qu'il fallait attendre.

Le fermier se retourna.

—Eh bien, Miro, dit-il, viens-tu ?

Miro n'hésita plus ; il aboya, bondit vers le fermier sur la poitrine duquel il posa ses deux pattes de devant, afin que sa langue put atteindre le menton ; puis aboyant de nouveau il alla exprimer aux chevaux sa satisfaction de voyager en leur compagnie et se mit fièrement en tête de l'attelage.

Quatre longues heures de chemin ! Miro s'en donnait à cœur joie ; il courait loin en avant, revenait sur ses pas et ne s'apercevait point qu'en se livrant à cet exercice agréable pour ses jambes, il doublait, triplait, quadruplait les kilomètres.

On arriva, le chariot fut déchargé et pendant que les chevaux mangeaient et se reposaient, le fermier et Miro, dans la salle à manger de l'auberge, déjeunèrent copieusement et avec grand appétit.

A deux heures de l'après-midi, on reprit le chemin de Bergères. Miro était d'une gaieté folle, il avait un entrain qui amenait des sourires sur les lèvres du fermier ; jamais il ne s'était livré à d'aussi merveilleuses gambades ; il sautait, bondissait, cabriolait à droite et à gauche des chevaux pour les exciter et il semblait leur dire :

« Marchez donc plus vite, il faut nous dépêcher d'arriver, on nous attend. »

A peu près à une lieue et demie de Saint-Marcelin, le chien changea tout à coup d'allures ; il avait l'air inquiet, il grondait sourdement en marchant lentement, à pas de loup, le nez haut, reniflant, humant l'air.

A une certaine distance sur la route, un homme, un voyageur, se dirigeait vers la ville. Cet homme était vêtu d'un complet de drap gris à petits carreaux ; il était coiffé d'un chapeau de entre rond et avait aux pieds les gros souliers des montagnards, à semelles ferrées. Sa chaîne de montre et ses breloques sur son gilet s'étaient et reluisaient au soleil.

Cet individu pouvait avoir quarante-cinq ans ; il était brun, de taille moyenne, portait sa barbe en collier et avait les moustaches et le haut du menton rasés.

Il avait à la main un bâton noueux qui était un véritable gourdin.

A mesure qu'il avançait, l'agitation du chien augmentait et ses grognements devenaient plus forts, plus menaçants.

Soudain, les poils de l'animal se hérissèrent et la fureur étincela dans ses yeux ; il eut un frémissement, fit entendre un grondement plus terrible que les autres, et s'arrêta, et, presque aussitôt, s'élança d'un bond à la gorge du voyageur.

Celui-ci, très vigoureux et doué d'une force musculaire peu commune, put heureusement repousser le chien, et il se hâta de faire le moulinet avec son bâton, afin de se garantir contre une nouvelle attaque de l'animal.

—Hé, vous, cria-t-il, apostrophant le fermier avec un accent italien très prononcé, rappelez votre chien, rappelez-le vite ou je l'assomme !

—Miro, Miro, ici, ici, vilaine bête ! cria le fermier.

Mais Miro n'entendait rien, ne voulait rien entendre. Ses grognements avaient cessé ; mais il n'en était pas moins terrible et menaçant.

Tout en se tenant à distance de l'homme ou plutôt de son bâton, les poils toujours hérissés, les yeux rivés sur ceux de son adversaire, montrant ses crocs redoutables, reculant ou avançant, il se tenait prêt à sauter de nouveau à la gorge du voyageur avec l'intention évidente de l'étrangler.

Les chevaux étonnés, effrayés peut-être, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Le fermier s'égosillait à appeler vainement Miro, et le voyageur, qui sentait ses bras se fatiguer et voyait l'instant où son moulinet serait impuissant à le prévenir, criait de toutes ses forces.

—Mais défendez-moi donc, votre chien est enragé, vous voyez bien qu'il est enragé, défendez-moi donc !

Trois fois le fermier essaya de saisir le terrible Miro. Impossible.

Deux gendarmes, un maréchal des logis et un brigadier, qui se dirigeaient aussi vers Saint-Marcelin, virent de loin ce qui se passait.

—Un homme qui se défend avec un chien, dit le maréchal des logis ; ce chien est une bête dangereuse, atteinte peut-être de la rage ; armons-nous de nos revolvers et en avant.

Les gendarmes piquèrent des deux et arrivèrent rapidement sur le lieu de la scène.

—Messieurs les gendarmes, leur cria le voyageur essouffé, n'en pouvant plus, je vous en prie, tuez cette horrible et méchant bête ; c'est un chien enragé, si je n'étais pas parvenu à me défendre contre lui, grâce à mon bâton, il m'aurait égorgé.

Et il continuait son moulinet, car l'arrivée des gendarmes n'avait nullement intimidé Miro.

Le maréchal des logis rauta à bas de son cheval et il allait certainement loger une balle dans la tête du chien, quand le fermier se jeta résolument devant lui, en criant :

—Non, non, ne le tuez pas !

Puis plus heureux ou plus adroit qu'il ne l'avait été précédemment, il parvint enfin à saisir Miro par son collier.

—Mais s'il est enragé ? dit le gendarme.

—Il n'est pas enragé, monsieur le gendarme ; je ne sais pas ce qui l'a pris comme ça, subitement, car c'est bien le chien le plus doux, le plus patient et le meilleur qu'il y ait au monde.

Miro ne donnait guère raison aux paroles du fermier, il prouvait point qu'il méritât l'éloge qu'on faisait de lui. Il devenait plus en plus furieux, grinçant des dents, hurlant, rugissant, écumants, faisant de violents efforts pour s'échapper, il laissait voir qu'il n'avait nullement renoncé à égorger le voyageur qui avait cessé de jouer du bâton et profitait de cet instant de répit pour essuyer la sueur qui inondait son visage.

—Décidément, brave homme, reprit le maréchal des logis, votre chien m'a tout à fait l'air d'être atteint de la rage.

—Non, vous dis-je ; vous voyez bien qu'il n'en veut qu'à cet homme ; est-ce qu'il me mord, moi ? Est-ce qu'il cherche à se jeter sur vous... et sur ces deux hommes ? ajouta le fermier, montrant deux paysans qui avaient quitté leur travail pour accourir sur la route afin de voir ce qui s'y passait.

—C'est juste, vous avez raison, répondit le maréchal des logis.

—Il n'en veut qu'à ce monsieur, continua le fermier, ça se voit bien, puisqu'il voudrait le dévorer. Pourquoi lui en veut-il ? Je n'en sais rien. Mais, bien sûr, ce monsieur lui aura fait quelque chose. Voyez-vous, monsieur le gendarme, les chiens c'est comme les gens, ils n'oublient pas et, quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

—Tout cela est très bien dit, mon brave homme, mais comme nous ne tenons pas à ce que votre chien dévore ce voyageur, qui n'y tient pas non plus, vous allez nous faire l'amitié de l'attacher tout de suite derrière votre voiture, avec une corde solide.

Un des paysans prêta main-forte au fermier et Miro eut beau se débattre, aboyer furieusement, il fut traîné derrière la voiture et solidement attaché.

L'homme au bâton s'était empressé de remercier les gendarmes, qui étaient si heureusement venus à son secours, et se disposait à continuer son chemin avec non moins d'empressement.

—Attendez donc un instant, lui dit le maréchal des logis ; que diable, on n'est pas si pressé.

Le fermier revenait.

—Vous, lui dit le gendarme, quel est votre nom ?

—Je m'appelle Verdret, monsieur le maréchal des logis, Jérôme Verdret.

—D'où venez-vous ?

—De Saint-Marcellin, où j'ai conduit des planches de sapin chez M. Dupiot, le gros marchand de bois.

—On connaît M. Dupiot. Maintenant vous allez ?...

—Chez moi.

—Oui, vous retournez chez vous ; mais où est-ce, chez vous ?

—A la ferme des Bergères.

—Je ne connais pas cette ferme ; et vous, Béjard ?

—Connais pas non plus, répondit le brigadier.

—Les Bergères sont à près de trois lieues d'ici, dit Verdret.

—Enfin, vous êtes fermier ?

—Oui monsieur le maréchal des logis.

—C'est bien, je n'ai plus rien à vous demander, mais, d'ici maintenant, quand vous voyagerez sur les grandes routes, prenez soin de tenir votre chien attaché ou en laisse.

—Je regrette ce qui vient de se passer, monsieur le maréchal des logis ; mais Miro ne me suit pas d'habitude, je l'ai lâché ce matin pour la première fois.

Le nom de Miro avait frappé le sous-officier,

—Ah ! fit-il, vous appelez votre chien Miro ?

—Oui, monsieur le maréchal des logis, il s'appelle Miro, et c'est un bon chien, allez, qui a déjà fait parler de lui.

En frisant sa moustache le gendarme parut interroger sa mémoire.

—Ah ! c'est cela, dit-il, je me souviens ; il y a au château de Verdraine un chien du nom de Miro.

—Mais, oui, Miro ; et ce bon chien dont vous parlez, monsieur le maréchal des logis, c'est lui, c'est le Miro que voilà...

—Hein, vous dites ?

—Je dis, monsieur le maréchal des logis, que le Miro que voilà est le chien de Mme la comtesse de Verdraine, qui demeure actuellement aux Bergères avec ses enfants.

Une lumière subite éclaira le sous-officier.

—Oh ! oh ! fit-il en se tournant brusquement vers l'homme au bâton, qui avait tressailli et était devenu très pâle.

—Eh bien, monsieur le voyageur, dit le maréchal des logis, votre chien est attaché, sa fureur n'est pas encore calmée, mais vous voilà tranquille, vous n'avez plus rien à crain-

—C'est vrai, et je vais continuer mon chemin.

Il fit quelque pas. Le sous-officier l'arrêta.

—Pas si vite, monsieur, un peu de patience, je vous prie : je viens d'interroger l'homme au chien, c'est à votre tour de me répondre ; vous savez les gendarmes sont curieux. Comment vous appelez-vous ?

—Jean Castori.

—Vous êtes Italien ?

—Oui.

—Piémontais ?

—Oui.

—Quelle est votre profession ?

—Guide. Du reste, voici mes papiers ; vous pouvez voir que je connais parfaitement les Alpes, les montagnes du Dauphiné et du Jura et que je suis autorisé à conduire les voyageurs.

Le maréchal des logis jeta un rapide coup d'œil sur les papiers du guide, et, les gardant dans sa main, il reprit :

—D'où venez-vous ?

—De la Tour-du-Pin.

—Et vous allez ?

—A Saint-Marcellin où je passerai la nuit, puis je me dirigerai vers Lyon.

—Qu'est-ce que vous allez faire à Lyon ?

—J'y vais voir un de mes frères qui y est établi fumiste.

—Fort bien. Mais dites-moi donc un peu ce que vous avez pu faire à ce chien pour qu'il ait voulu vous dévorer ?

—Mais rien, absolument rien.

—Heu ! heu !

—C'est sans doute la vue de mon bâton qui l'a rendu furieux.

—Un chien très doux, très bon, a-t-on dit tout à l'heure. Non, vous lui avez fait quelque chose, un jour vous l'aurez battu, tâchez de vous rappeler.

—J'ai vu cette bête aujourd'hui pour la première fois.

—Allons, vous ne vous rappelez pas. Mais je dois vous dire, monsieur Jean Castori, que je pense comme le fermier : les chiens sont comme les gens, ils n'oublient pas, et quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

Vous allez à Saint-Marcellin, monsieur Jean Castori ; ça se trouve à merveille, car c'est notre résidence et nous allons faire route ensemble, je vous prierai même de vouloir bien vous arrêter un instant, oh ! un instant seulement, à la gendarmerie.

L'Italien regarda le gendarme avec effarement.

—Vous m'arrêtez ? s'écria-t-il, mais vous n'en avez pas le droit, mes papiers sont en règle.

—Sans doute, aussi n'est-il pas question d'arrestation.

Le maréchal des logis mit les papiers dans sa poche.

—Vous gardez mes papiers ? fit Jean Castori.

—Oui.

—Mais...

—Soyez tranquille, je vous les rendrai à la gendarmerie. Et maintenant en route.

L'homme au bâton n'était pas rassuré ; mais bon gré mal gré, il lui fallut se résigner à continuer son chemin escorté par le maréchal des logis et le brigadier de gendarmerie.

Le fermier aussi s'était remis en route, et, pour regagner le temps perdu, il faisait trotter ses chevaux.

Le pauvre Miro n'était pas content.

Cependant le fermier le détacha dès qu'il eut tout à fait perdu de vue les gendarmes.

Le chien aboya et caressa Verdret pour le remercier ; puis, se plaçant au milieu de la route, tourné du côté de Saint-Marcellin, il se dressa, le nez au vent.

—Viens, Miro, viens, lui dit le fermier.

Miro fit entendre une plainte et obéit.

Nous suivrons les gendarmes, qui, arrivés à Saint-Marcellin, invitèrent courtoisement leur compagnon de route à entrer dans un assez grande maison décorée d'un drapeau tricolore et sur la façade de laquelle on lisait :

"Gendarmerie départementale".

Jean Castori fut introduit dans une salle où on le pria poliment de vouloir bien attendre un instant. L'hôte des gendarmes essayait de faire bonne contenance, mais il était inquiet, plus qu'inquiet, même, il avait peur.

Au bout de quelques minutes, le maréchal des logis et le brigadier vinrent le retrouver, accompagnés de deux autres gendarmes.

—Jean Castori, dit le maréchal des logis, vous allez, s'il vous plaît, vous déshabiller.

—Me déshabiller ! exclama l'homme au bâton, mais pour quoi ?

—C'est mon idée ; allons, ôtez vos vêtements.

—Par exemple !

—Déshabillez-vous ! ordonna le sous-officier d'une voix plus forte.

—Non, non. Mais qu'est-ce que vous me voulez donc ? Ah, ça ! est-ce que vous croyez que je me déshabille ainsi devant le monde ?

—Oh ! fit le brigadier ironiquement, devant des hommes !

—Nous n'avons pas peur de voir un homme nu, ajouta le maréchal des logis ; nous en voyons tous les ans des centaines au conseil de revision.

—Je ne suis pas un conscrit, moi.

—Encore une fois, Jean Castori, dit le sous-officier d'un ton impérieux, ôtez vos vêtements.

—Non.

—Vous refusez ?

—Oui !

—Gendarmes, déshabillez cet homme.

L'Italien voulut résister ; mais les gendarmes ne furent pas longs à le maîtriser et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il fut déshabillé.

—C'est bien, dit gravement le maréchal des logis, j'ai vu ce que je voulais voir. Jean Castori, vous pouvez remettre vos vêtements.

L'homme au bâton ne se le fit pas dire deux fois. Très vite, mais en grognant comme un dogue à qui l'on veut prendre l'os qu'il est en train de ronger, il se rhabilla.

—Jean Castori, reprit le maréchal des logis, je vous ai dit que vous ne resteriez qu'un instant à la gendarmerie, je ne vous ai pas trompé.

Et s'adressant au brigadier et aux deux gendarmes, il leur dit :

—Vous allez mener cet homme à la prison de la ville.

L'Italien voulut protester, crier.

Le maréchal des logis fit un signe à ses subordonnés et l'homme au bâton fut emmené.

## II

### LES INTERROGATOIRES

Trois jours après, l'Italien Jean Castori fut transféré de la prison de Saint-Marcellin à celle de Grenoble et mis à la disposition du parquet.

Dès que le procureur de la République avait reçu le rapport du maréchal des logis, où celui-ci annonçait qu'il était à peu près certain d'avoir mis la main sur l'auteur du crime de Verdaine, le chef du parquet de Grenoble s'était empressé de communiquer le rapport à M. Daubrun, le juge d'instruction, et, aussitôt le dossier de l'affaire qui, comme nous l'avons dit, avait été classée, fut retiré du carton d'où l'on avait pu croire qu'il ne sortirait plus.

On avait heureusement conservé le pantalon déchiré et la pièce du même tissu qui s'y adaptait.

Quand Castori fut amené dans le cabinet du juge d'instruction et que ce magistrat plaça sous ses yeux le pantalon et la bande de drap, le prisonnier tressaillit et se troubla. Mais il se remit promptement et prétendit qu'il ne comprenait rien à ce qui se passait ; qu'on l'avait arrêté sans qu'il sût pour-

quoi et que, depuis, il se demandait vainement ce que cela signifiait. Quant à ce vêtement qu'on mettait devant lui, il voyait bien que c'était un pantalon, mais il ne devinait point pour quelle raison on lui montrait cette chose-là.

Le juge d'instruction le laissa parler et dit tout ce qu'il voulut, et quand il eut fini :

—Je veux bien croire, dit le magistrat avec bonhomie, que vous êtes un parfait honnête homme, que vous n'avez absolument rien à vous reprocher et que c'est par erreur que les gendarmes de Saint-Marcellin vous ont arrêté ; mais vous allez avoir à répondre nettement aux questions que je vais vous adresser. Où étiez-vous l'année dernière au mois de juin, et pour mieux préciser le 26 juin ?

—J'étais dans les Alpes.

—Dans quelles parties des Alpes ?

—Aux environs de Chamounix.

—Que faisiez-vous là ?

—Je conduisais des voyageurs qui après avoir visité le Mont-blanc, ont voulu faire une longue excursion dans les montagnes.

—C'est possible, puisque vous avez exercé le métier de guide ; toutefois vous aurez à prouver que vous étiez bien dans les Alpes, au mois de juin de l'année dernière.

—Comment le prouverai-je ?

—Mais en invoquant le témoignage des hôteliers chez lesquels vous avez logé et celui des personnes que vous avez guidées dans les montagnes ; du reste, nous n'en sommes pas encore à exiger que vous fournissiez cette preuve.

Vous avez à la jambe droite, à la cuisse, à quinze ou dix-huit centimètres au-dessus du jarret, une plaie assez profonde, qui, bien que cicatrisée, est encore rougeâtre et violacée, d'où vient cette blessure ?

—J'ai été mordu par un renard.

—En vérité ! Voilà qui est surprenant, difficile à admettre ; un renard peut mordre, sans doute, puisqu'il a des dents ; mais mordre un homme par derrière comme s'il l'eût poursuivi. Allons, Castori, vous auriez mieux fait de me répondre que c'est un chien qui vous a mordu et avec une telle fureur qu'il a emporté la chair.

—Non, monsieur, c'est bien un renard qui m'a mordu.

—Vous avez été arrêté à la suite d'une rencontre que vous avez faite d'un chien sur la route. Cet animal, sans provocation de votre part, s'est jeté sur vous, il voulait vous égorger. Heureusement vous êtes très fort et savez jouer du bâton ; néanmoins, c'est avec beaucoup de peine que vous avez pu vous défendre. Vous avez dit que jamais vous n'aviez vu ce chien et vous avez prétendu que c'était en voyant votre bâton qu'il était devenu furieux.

Eh bien, moi, je pense, comme l'ont pensé les gendarmes, que le chien vous a reconnu et que c'est ce même chien qui vous a si cruellement mordu à la cuisse.

—Cela n'est pas, vous vous trompez.

—Écoutez, Castori : l'année dernière, le 26 juin, vers cinq heures de l'après-midi, un crime horrible a été commis à Verdaine ; une enfant, une petite fille de trois ans, la fille du comte de Verdaine, a été jetée dans une pièce d'eau, où elle a trouvé la mort, par un individu, un misérable, qui, malgré les actives recherches de la justice, n'a pu être retrouvé et est resté inconnu.

Miro, le chien du château, ce chien que vous avez rencontré dernièrement sur la route, a-t-il vu l'homme saisir la petite fille et la précipiter dans la pièce d'eau ? Nul ne saurait le dire ; mais ce qui est certain, c'est que l'animal s'est lancé à la poursuite de l'assassin à travers le parc du château et l'a atteint au moment qu'il franchissait le mur de clôture ; ses dents ont arraché, en même temps que la chair, la bande de drap que voilà et qu'il a heureusement rapportée près de la pièce d'eau où elle a été ramassée.

Quelque temps après, un garde forestier a trouvé ce pantalon sous un amas de feuilles sèches ; il est, comme vous le voyez, du même drap que la bande arrachée par les dents du

chien, laquelle s'adapte parfaitement à cette large déchirure du pantalon. Il nous a donc été facile de nous convaincre que ce pantalon avait appartenu à l'assassin de la petite fille et qu'il le portait au moment du crime.

Tout à l'heure, Castori, vous ne compreniez pas pourquoi l'on vous avait arrêté, pourquoi je plaçais ce vêtement sous vos yeux, le comprenez-vous maintenant ?

— Non, monsieur.

— On vous a arrêté parce que l'on a cru reconnaître en vous l'auteur du crime de Verdaine.

— C'est faux, monsieur, c'est faux, je suis innocent !

— Vous cherchez à vous défendre, c'est votre droit, mais tout est contre vous, les preuves de votre culpabilité sont nombreuses et je vous prévins que toutes vos dénégations seront inutiles.

— Je suis innocent, je le jure !

— Prenez garde, Castori, nous avons un témoin !

— Un témoin ! Lequel !

— Le frère de la petite noyée.

— Oh ! un enfant ! Est-ce que l'on peut invoquer le témoignage d'un enfant ?

— Castori, comment savez-vous que le frère de la petite noyée est un enfant ?

L'Italien se mordit les lèvres, perdit un peu de son aplomb et balbutia quelques mots inintelligibles.

— Nous avons encore un autre témoin, reprit le juge d'instruction, et ce témoin c'est le chien. Nous invoquerons aussi son témoignage. Nous vous placerons dans la cour de la prison au milieu de quinze ou vingt prisonniers ; et nous ferons venir le chien ; vous n'aurez pas un bâton à la main pour le rendre furieux, et nous verrons s'il vous reconnaîtra entre tous et voudra encore se jeter sur vous pour vous étrangler.

Le prisonnier devint très pâle.

— En attendant, Castori, dit le magistrat, vous allez ôter votre pantalon et mettre celui-ci.

Il y avait à la porte du cabinet deux gendarmes qui n'attendaient qu'un signe du juge d'instruction. L'Italien comprit que la scène de Saint-Marcellin pouvait se renouveler, et, le fort mauvaise grâce, il fit ce que le magistrat exigeait de lui.

On constata facilement à première vue que le pantalon avait appartenu à Castori : la morsure du chien était exactement à l'endroit où la bande de drap avait été arrachée ; d'autre part, la place des genoux et les plis des jarrets marqués sur le drap correspondaient parfaitement.

L'épreuve était décisive.

— Castori, lui dit le juge d'instruction quand il eut enlevé le pantalon accusateur et remis l'autre, vous êtes ici sous la prévention d'avoir commis le 26 juin de l'année dernière le crime de Verdaine. Persistez-vous à nier ?

— Je suis innocent, répondit le misérable : mais avec beaucoup moins d'assurance.

— Nous avons les preuves les plus évidentes de votre culpabilité, et vous niez et vous ne voulez pas avouer ; vous avez tort, car vous n'arriverez qu'à aggraver votre situation. Mais la conviction est que vous êtes l'auteur du crime, que vous niez ou non, vous passerez en cour d'assises, et si vous ne changez pas d'attitude, vous n'aurez point à compter sur l'indulgence de vos juges ; ils ne verront en vous qu'un criminel irréparablement capable d'avoir des regrets de son forfait et méritant le plus dur châtement.

— Mais, monsieur, pourquoi aurais-je tué cette petite fille ?

— J'allais vous adresser cette question. Ah ! oui, pourquoi avez-vous tué cette enfant ? Vous me le diriez, si vous n'aviez pas résolu de nier quand même. Nier, dire je suis innocent, c'est un système de défense ; mais je vous le répète, il est inutile et il ne vous sera pas possible de vous y renfermer. Toute action, bonne ou mauvaise, a une cause, un mobile ; on tue un homme par vengeance ; on tue un homme dans un moment d'emportement, de colère dont on n'est pas maître ; on

tue un homme parce qu'on a tout à redouter de lui ; on tue un homme pour le dépouiller de ce qu'il possède. Mais un enfant ?...

On ne tue pas un enfant de trois ans pour se venger de lui, ni parce qu'il peut nuire, ni pour le voler. Le prendre et le jeter dans l'eau sans motif pour qu'il y périsse serait l'acte d'un fou, et vous avez toute votre raison. Est-ce un acte de méchanceté ? Non. Il n'existe pas un homme, si méchant qu'il soit, capable de commettre un pareil forfait, même dans un moment de colère.

D'ailleurs, Castori, vous ne pourriez invoquer en votre faveur un mouvement de colère. Vous étiez dans le parc de Verdaine ; pourquoi y étiez-vous et qu'y faisiez-vous ?

Vous ne répondez pas ; soit, je vais répondre pour vous. Vous étiez dans le parc de Verdaine, caché près du vivier, attendant l'instant où vous pourriez commettre votre crime. Vous l'aviez prémédité, ce crime monstrueux, et il y a tout lieu de supposer que pendant plusieurs jours de suite vous avez guetté votre malheureuse petite victime.

La petite fille était avec son frère ; c'était la mort de l'un des deux enfants que vous vouliez ; vous n'avez pas choisi probablement ; et si la petite fille a été la victime, c'est qu'elle s'est trouvée plus à portée de vos mains criminelles.

Là préméditation ne laisse aucun doute ; vous vous étiez introduit dans le parc, en escaladant le mur, afin de jeter l'un des enfants dans le vivier. Maintenant, il nous faut connaître le mobile du crime.

Allons, Castori, vous voyez que nier est inutile, avouez donc... Pourquoi avez-vous commis, avec préméditation, le crime dont vous êtes accusé ?

— Mais, monsieur, ce n'est pas moi !

Le juge d'instruction ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Oh ! dit-il, il faudra bien que vous finissiez par avouer. Si vous me répondez que ce n'est pas moi qui ai eu la pensée du crime, je vous écouterai et je vous croirai ; je vous croirais d'autant plus facilement que je suis déjà convaincu que vous n'avez été qu'un instrument.

Derrière vous, Castori, se cache dans l'ombre, comptant sur votre silence, la personne qui a été l'instigatrice du crime, qui l'a conçu ; eh bien, cette personne est peut-être plus coupable que vous, et la part de responsabilité la plus lourde pèse sur elle.

Castori, je vous adjure de dire la vérité ; quelle somme avez-vous reçue pour commettre le crime ?

L'Italien resta un instant tout interdit, puis faisant comme un effort sur lui-même, il répondit d'une voix mal assurée :

— Je ne suis pas coupable ; je ne sais ce que vous voulez me dire.

— C'est bien, dit le juge d'instruction, vous réfléchirez et vous comprendrez peut-être que vous avez tout intérêt à dire la vérité, toute la vérité ; nous verrons si, demain, vous ne changerez pas d'attitude en présence des preuves qui vous accablent.

Après ces paroles, le magistrat appela les gendarmes et leur dit :

— Reconduisez le prévenu à la prison.

Le lendemain, Castori fut amené de nouveau devant le juge d'instruction.

D'abord il essaya de se renfermer dans un mutisme absolu ; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait rien de bon à attendre de cette nouvelle manœuvre.

Au bout d'une heure, pressé par les questions du magistrat, effrayé de la menace d'être mis en présence du chien, poussé à bout, il finit par avouer que c'était lui qui avait jeté la petite fille dans la pièce d'eau et qu'il avait reçu 5,000 francs pour commettre le crime.

Le juge lui demanda de nommer la personne qui lui avait donné les cinq mille francs, mais voyant qu'il ne voulait pas répondre, il crut devoir ne pas insister pour l'instant, se disant avec raison que du moment que le misérable était entré

dans la voie des aveux, il arriverait forcément à ne plus rien cacher.

—Donc, reprit M. Daubrun, comme je le disais hier, vous n'avez été qu'un instrument; est-ce avant ou après le crime que vous avez reçu les cinq mille francs ?

—Mille francs avant, le reste après.

—Et il était convenu que vous jetteriez l'un des enfants dans le vivier ?

—Oui, la petite fille.

—Ah ! c'était la petite fille qu'on avait désignée comme victime ?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi eile plutôt que le petit garçon ?

—Je ne sais pas.

—Ainsi il vous avait été recommandé de ne pas toucher au petit garçon et de prendre bien garde de vous tromper ?

—Oui, monsieur.

Le magistrat resta un moment pensif et reprit :

—On vous avait fourni les renseignements nécessaires, indiqué les mesures de précautions à prendre ; vous saviez que les enfants avaient l'habitude de venir près du vivier tous les jours, dans l'après midi, pour donner à manger aux poissons ?

—Oui, je savais cela.

—Saviez-vous également que les enfants, allant au vivier, étaient toujours accompagnés par leur mère ou leur bonne ?

—Oui, monsieur ; mais je devais attendre avec patience et saisir la première occasion qui se présenterait.

—Vous avez attendu longtemps ?

—Plus de deux semaines. Tous les jours, je pénétrais dans le parc et me tenais caché, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, aussi près que possible du vivier. Cependant, je vous le déclare, monsieur le juge d'instruction, j'en avais assez, d'autant plus que je risquais fort, à chaque instant d'être découvert ; il est vrai que l'on ne pouvait voir en moi qu'un vagabond ou un pêcheur audacieux venu là pour prendre une belle carpe ou tout autre gros poisson.

Enfin, j'allais m'en aller, bien décidé à ne plus revenir, quand je vis les deux enfants se diriger en courant vers la pièce d'eau. Ils étaient seuls. Après m'être bien assuré que personne ne les suivait, je m'élançai de l'endroit où je m'étais caché, j'enlevai la petite dans mes bras et... ce fut vite fait.

Je m'enfuis à toutes jambes et m'enfonçai dans le parc. Je ne m'étais pas éloigné de plus de trois cents mètres que j'entendis le chien aboyer derrière moi. Il était sur ma piste, allait être bientôt sur mes talons ; une branche cassée se trouva à portée de ma main, je m'en armai, et grâce à elle je pus me défendre et tenir l'animal à distance. Enfin, mais moins rapidement que je l'aurais voulu, j'arrivai au mur.

—Et c'est là, au moment où vous escaladiez le mur, que le chien vous a saisi à la jambe ?

—Oui.

—Vous parvintes à vous échapper, et à près de deux lieues de Verdaine, au milieu d'un bois, vous avez changé de vêtements ?

—J'ai mis un autre pantalon, une blouse par-dessus ma veste et remplacé ma casquette par un chapeau de paille.

—C'était un déguisement ?

—Oui, dans le cas où quelqu'un du château m'aurait aperçu.

—Vous n'aviez pas manqué de prévoyance.

—Il m'avait été recommandé de prendre les plus grandes précautions.

—Votre mission consistait-elle uniquement à jeter la petite fille dans le vivier ?

—Oui, monsieur.

—Pourtant, sa mort étant résolue, vous pouviez la tuer d'une autre manière.

—Non, je devais la jeter dans le vivier afin qu'on put croire qu'elle y était tombée accidentellement.

—Je comprends ; mais votre complice n'avait pas pensé que le frère de la pauvre petite victime parlerait.

Maintenant, Castori, revenons à ce complice ; qui est-il ?

—Je ne peux pas le dire.

—Pourtant, comme je vous l'ai déjà fait comprendre, votre complice est plus coupable que vous, et dans votre intérêt vous devez le faire connaître, afin de ne pas assumer sur vous toute la responsabilité du crime. Voyons, Castori, son nom ?

—Je ne peux pas.

Le juge d'instruction employa vainement toute son habileté, toute son éloquence pour amener l'Italien à dénoncer son complice.

Le lendemain le prévenu se trouva pour la troisième fois devant le magistrat.

—Castori, lui dit M. Daubrun, je n'ai plus qu'à savoir qui est votre complice, voulez-vous me le faire connaître ?

L'Italien avait réfléchi et compris qu'il n'avait rien à gagner à garder le silence, il répondit :

—Oui, monsieur.

—Parlez donc.

—La personne qui m'a payé pour jeter la petite fille dans le vivier est une femme.

—Une femme ! exclama le magistrat ; et cette femme est ?

—Madame de Brogniès.

#### XIV

##### LE MOBILE DU CRIME

Le juge d'instruction sursauta.

Il connaissait Mme de Brogniès, avait fréquenté son salon et avait pu se considérer comme un des amis de la belle veuve.

Et c'était cette femme charmante, dont il avait tant de fois serré la main, à la table de laquelle il s'était assis, que l'Italien Castori dénonçait comme étant sa complice, la complice d'un crime épouvantable !

M. Daubrun était stupéfait.

Cependant il se remua assez promptement de l'émotion qu'il venait d'éprouver.

—Castori, demanda-t-il, venez-vous de dire la vérité ?

—Pourquoi aurais-je menti ?

—Ainsi, c'est Mme de Brogniès qui vous a donné cinq mille francs pour jeter la petite fille dans la pièce d'eau ?

—Oui, monsieur.

—Vous connaissiez donc Mme de Brogniès ?

—Oui.

—Depuis longtemps ?

—Je la connaissais avant son mariage ; il y a dix ans, j'étais domestique chez Mme Suzzi, sa tante, qui l'a élevée.

—Dites-moi comment vous vous êtes mis en rapport avec elle avant le crime ?

—L'année dernière, au mois d'avril, je me trouvais à Grenoble sans argent, sans asile et ayant faim. Je me rappelle que Mme de Brogniès demeurait à Grenoble, je me présentai à son domicile ; on me répondit qu'elle était à sa propriété de Louvet. Je m'y rendis et elle voulut bien me recevoir. Je dis dans quelle situation je me trouvais ; elle me répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de me venir en aide. Elle me fit donner à manger et après me rappela dans sa chambre. Alors elle me fit causer, et comme je n'avais rien à dire, elle me demanda tout à coup :

—Voulez-vous gagner cinq mille francs ?

—Mais bien sûr, répondis-je enchanté.

Elle me dit de quoi il s'agissait.

Je fis la grimace, ça ne m'allait pas du tout.

Mais elle insista, elle savait si bien dire... D'un regard souriant, elle m'aurait fait renier père et mère ! Et puis cinq mille francs !... Une fortune pour un pauvre diable comme moi !

Je finis par accepter.

Alors, après m'avoir fait jurer que la chose resterait secret entre nous, elle mit dans ma main dix billets de cent francs, en me disant :

—Après, vous aurez les quatre mille francs.

Elle me donna ensuite tous les renseignements qui m'étaient nécessaires, m'indiqua les précautions que je devais prendre, m'expliqua très clairement tout ce que je devais faire.

—Pendant les quinze jours que vous avez guetté la petite fille, avez-vous vu Mme de Brogniès ?

—Oui, deux fois, pour lui dire que ce qu'elle voulait me paraissait impossible.

—Que répondait-elle ?

—Que je n'étais pas adroit, que je manquais de hardiesse, que j'avais peur, que je ne devais pas me décourager.

—Pourquoi Mme de Brogniès voulait-elle la mort de cette pauvre petite fille ?

—Elle ne me l'a pas dit.

—Peut-être l'avez-vous deviné ?

—Non, monsieur. J'ai cherché à comprendre et je ne comprends pas encore.

—Il est vrai, pensa le juge d'instruction, qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange et de bien mystérieux ; mais nous pénétrons dans ces ténèbres et y ferons jaillir la lumière.

Il reprit à haute voix :

—Le forfait accompli, vous avez revu Mme de Brogniès, qui vous a donné les quatre mille francs promis ?

—Oui, les quatre mille francs, plus encore mille francs à titre de gratification.

—Cela indique que madame de Brogniès était très satisfaite.

—Oh ! elle ne prenait pas la peine de dissimuler sa joie. . . Elle ne disait plus que je manquais d'adresse et de hardiesse ; elle me félicitait.

Si cet homme dit vrai, pensait M. Daubrun, quelle horrible femme que Mme de Brogniès.

—Et depuis, Castori, demanda-t-il, avez-vous revu votre complice ?

—Plus, monsieur ; par son ordre j'avais franchi les Alpes et était rentré en Italie.

—Pourquoi êtes-vous revenu en France ?

—Je l'ai dit aux gendarmes ; j'ai un frère à Lyon, mon intention était de me fixer près de lui.

—Savez-vous que Mme de Brogniès n'est plus à Grenoble ?

—Je le sais.

—Pouvez-vous me dire où elle se trouve actuellement ?

—Je l'ignore, monsieur.

—On dit qu'elle est à Turin, le croyez-vous ?

—Non, monsieur, je ne le crois pas ; je suis même certain que Mme de Brogniès n'est pas à Turin.

—C'est bien, Castori, je n'ai plus rien à vous demander.

Le juge d'instruction rendit l'Italien aux gendarmes, et, resté seul, il se mit à réfléchir profondément, tenant sa tête dans ses mains.

Quel était le mobile du crime ? M. Daubrun cherchait et ne trouvait pas. Était-il possible qu'il y eût là réellement un acte de vengeance ? En effet, pourquoi cette vengeance ? Mme de Brogniès avait été l'amie intime de Mme de Verdraine ; c'était connu de tout le monde.

Le magistrat s'égarait, se perdait dans le labyrinthe des conjectures.

Mais il fallait agir, employer tous les moyens pour découvrir la résidence de la complice de Castori et lancer contre elle un mandat d'amener.

M. Daubrun se rendit auprès du procureur de la République, et à la suite d'une assez longue conférence, des lettres officielles furent écrites, signées et expédiées dans plusieurs directions.

L'une de ces lettres fut reçue le lendemain matin par la comtesse Paule. C'était une invitation à se rendre le lundi suivant, à deux heures de l'après-midi, dans le cabinet de M. Daubrun, juge d'instruction au parquet de Grenoble.

La comtesse ne fut pas trop surprise. Verdret, le fermier, lui avait raconté ce qui s'était passé sur la route et comment les gendarmes avaient enmené l'Italien qui avait noyé la petite Isabelle.

Paule fit appeler le fermier, lui lut la lettre du juge d'instruction et lui dit qu'elle comptait sur lui pour la conduire à Grenoble.

Le lundi, à l'heure indiquée, la comtesse, qui était attendue, fut introduite dans le cabinet de M. Daubrun.

Le magistrat, debout, reçut la jeune dame avec une grande politesse, lui prit la main et, l'ayant fait asseoir :

—Madame la comtesse, lui dit-il, je vais rouvrir une plaie de votre cœur qui n'est pas encore cicatrisée, en vous parlant de la mort tragique de votre chère petite fille ; mais il y a nécessité absolue ; la justice veut être complètement éclairée et vous voudrez bien me pardonner les questions que je vais être forcé de vous adresser dans l'intérêt de la vérité.

—Dans l'intérêt de la vérité, monsieur, je suis prête à vous répondre, et ce sera à moi de vous prier de m'excuser si je ne suis pas maîtresse de mon émotion et si je vous laisse trop voir mes douleurs.

—Madame la comtesse, grâce à votre chien Miro, qui l'a reconnu, l'assassin de votre petite Isabelle est enfin tombé entre les mains de la justice.

—Je sais ce qui s'est passé sur la route, à peu de distance de Saint-Marcellin, le fermier des Bergères me l'a appris. Ainsi, monsieur, c'est cet Italien qui a noyé mon enfant ?

—Oui, madame, l'Italien Castori, arrêté par les gendarmes de Saint-Marcellin, a été amené à Grenoble et ici, devant moi, il a avoué son crime.

—Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi l'a-t-il commis, ce crime horrible ? Que lui avions-nous donc fait à cet homme, pour qu'il se venge aussi cruellement ?

—Vous devez savoir, madame la comtesse, que lorsqu'il a été reconnu que l'enfant avait été victime d'un crime, j'ai immédiatement pensé que le meurtrier avait un complice et qu'il n'avait été qu'un instrument ?

—Oui, monsieur, je sais que vous avez eu cette idée.

—Et bien ! madame, je l'ai toujours.

—Oh !

—Je dis plus, madame la comtesse, je suis sûr que ce complice existe.

—Mais où est-il ? Qui est-il ?

—Peut-être allez-vous m'aider à le trouver.

—Moi, monsieur ?

—Oui, madame.

—Mais comment ? je n'ai jamais soupçonné personne.

—Madame la comtesse, M. de Verdraine s'est éloigné de vous.

—Oh ! vous pouvez dire qu'il a abandonné sa femme et ses enfants.

—Oui, abandonné est le mot ; sa conduite envers vous est jugée sévèrement ; vos amis vous plaignent.

—Mes amis, fit Paule amèrement, mes amis ! Est-ce que j'en ai encore ?

En prononçant ces paroles, des larmes jaillirent de ses yeux.

—Oui, madame, répondit M. Daubrun, vous avez encore des amis, et permettez-moi de vous le dire, je suis l'un d'eux. On vous rend justice, madame, et la façon digne dont vous supportez votre malheur, malheur immérité, est un sujet d'admiration.

—Vous me faites entendre de bonnes paroles, monsieur, je vous en remercie.

—Savez-vous où est M. le comte de Verdraine ?

—Hélas non, monsieur.

—Vous êtes sans nouvelles de lui ?

—Sans nouvelles.

—Pensez-vous qu'il voyage à l'étranger ?

—Je crois plutôt qu'il est à Paris.

—Pourquoi croyez-vous cela ?

—C'est une idée que j'ai.

—N'est-ce pas M. Percier, le notaire, qui est chargé des affaires de M. le comte de Verdraine ?

—C'est lui, monsieur.

—Alors le comte doit lui écrire.

—Cela n'est pas douteux ; mais M. de Verdraine a défendu à son notaire de me faire connaître le lieu où il habite.

Le juge d'instruction resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Recevez-vous, de temps à autre, une lettre de Mme de Brogniès.

La comtesse tressaillit.

—Mais jamais, monsieur, jamais ! répondit-elle avec un accent étrange.

—Pourtant, madame la comtesse, avant qu'elle ne quittât Grenoble, Mme de Brogniès passait pour être votre meilleure amie.

Un faux éclair sillonna le regard de la jeune femme.

—Oh ! non amie ! fit-elle avec une expression de dédain et de dégoût.

Rien n'échappait au magistrat, qui, les yeux fixés sur la comtesse, semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

—Comme vous dites cela, madame, reprit-il, ayant l'air étonné ; quoi, Mme de Brogniès n'était pas votre amie ? Est-ce que, au contraire, elle était votre ennemie ? Ce serait difficile à admettre ; car enfin, pourquoi vous en aurait-elle voulu ?

Et comme Paulo restait silencieuse, M. Daubrun continua :

—Vous trouvez peut-être mes questions singulières, madame la comtesse, mais il ne faut pas vous en étonner ; je vous l'ai dit, je cherche la vérité, et pour arriver à la découvrir, j'ai besoin de certains renseignements que peuvent me donner M. le comte de Verdraine et Mme de Brogniès. Voilà pourquoi je vous ai demandé si vous saviez ou était votre mari et si vous receviez des lettres de Mme de Brogniès à qui je voudrais écrire, ce que je ne puis faire puisque j'ignore où elle habite.

—N'a-t-on pas dit qu'elle était retournée à Turin près de sa vieille tante ?

—On a dit cela, en effet, et j'ai pu le croire comme tout le monde. Mais Mme de Brogniès n'est restée que trois semaines à Turin, chez sa tante, et l'on ne sait pas dans cette ville où elle est allée.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres de la comtesse.

—Madame, reprit le magistrat, regardant toujours fixement la jeune femme, il faut que je vous parle franchement : Eh bien, il y a quelque chose que vous me cachez, que vous ne voulez pas dire.

—Monsieur ..

—Oh ! ne vous en défendez pas, je le vois dans votre attitude embarrassée, je le lis dans vos yeux. Vous ne pouvez nier que Mme de Brogniès ait été votre amie ?

—Cette femme n'a jamais été mon amie, répliqua Paulo avec vivacité et en fremissant, elle a pu me témoigner une fausse amitié, mais sans parvenir à me tromper ; je me défiais d'elle.

—Pourquoi cette défiance ?

—Un sentiment, un instinct, si vous aimez mieux.

—Alors, cette fausse amitié qu'elle vous témoignait était le manège d'une ennemie ?

—Certainement.

—Pourquoi vous haïssait-elle ? Que lui aviez-vous fait ?

—Je n'ai jamais fait de mal à Mme de Brogniès.

—Mais, alors, quelle raison avait-elle d'être votre ennemie ? Elle aimait M. le comte de Verdraine, m'a-t-on dit, et avait même espéré qu'il l'épouserait ; elle n'a pu me pardonner d'être devenue à sa place comtesse de Verdraine.

—Ah ! voilà une explication ! Maintenant, madame la comtesse, je n'hésite plus à vous dire que je ne vous ai pas fait venir ici pour m'aider à découvrir le complice de l'Italien Castori, je le connaissais.

—Vous le connaissiez ?

—Oui, madame.

—Ainsi, comme vous le disiez tout à l'heure, ce misérable Italien n'a été qu'un instrument ?

—Que l'on a payé pour noyer votre enfant, votre petite

filles ; c'est avec intention que je ne dis pas pour noyer l'un de vos enfants, car la victime désignée était la petite Isabelle ?

—Est-il possible ! s'écria Paulo, en regardant le juge d'instruction avec effarement.

Puis, entre deux sanglots.

—Mais pourquoi a-t-on tué ma fille plutôt que son frère ?

—Je l'ignore, madame ; j'ai interrogé l'Italien à ce sujet et il n'a pu me répondre.

La comtesse pressa entre ses mains fiévreuses son front brûlant et murmura :

—Oh ! Il me semble que je fais un rêve, que tout cela est un épouvantable cauchemar !

Mais, monsieur Daubrun, reprit-elle, vous ne me dites pas qui est le complice de ce féroce Italien ?

—Ce complice, madame, qui a été l'instigateur du crime, a payé pour le commettre, ce n'est pas un homme, mais une femme.

—Une femme, une femme ! oh !

—Vous ne devinez pas ?

—J'ai peur, monsieur, oui, j'ai peur de deviner, répondit Paulo toute frissonnante.

—En ce cas, madame la comtesse, je ne vais pas vous causer une grande surprise en nommant Mme de Brogniès.

La jeune femme se dressa d'un seul mouvement, blanche comme un suaire et les yeux chargés d'éclairs.

—Elle, c'est elle ! la misérable ! Ah ! l'infâme ! exclama-t-elle d'une voix rauque. Quel monstre, mon Dieu, quel monstre que cette femme !

—Monsieur le juge d'instruction, continua-t-elle d'une voix haletante, je n'ai plus le droit de vous cacher ce que je m'étais juré de garder enfermé en moi ; d'ailleurs, le voudrais-je que je ne le pourrais plus.

Sachez le donc, monsieur : le comte de Verdraine a abandonné sa femme et ses enfants pour Mme de Brogniès ; cette créature infâme aime son mari !

—Je m'en doutais, madame.

—Ah ! vous vous en doutiez ; eh bien ! ayez-en la certitude complète.

—Ah ! je comprends, maintenant, je comprends !

Monsieur, vous vous êtes demandé pourquoi Mme de Brogniès avait fait tuer ma fille, vous avez cherché le mobile de ce crime horrible et vous n'avez pas trouvé... Eh bien, ce que vous voulez savoir, je vais vous l'apprendre : la belle Piémontaise, cette espèce de monstre que l'enfer a dû vomir un jour, a tué ma fille afin d'entraîner le comte de Verdraine à sa perte, Isabelle, ma pauvre petite, était un obstacle dressé devant elle, et il fallait qu'elle le brisât, cet obstacle, pour que le comte devint son amant !

—Madame, que dites-vous ?

—La vérité ! C'est étrange, inouï, stupéfiant, effroyable, c'est tout ce que vous voulez ; mais c'est cela est !... Voilà le mobile du crime, ne le cherchez pas ailleurs. Le comte adorait sa fille, et, c'est douloureux à dire pour une mère, il n'aimait pas ses autres enfants ; il ne voyait que sa fille, ne pensait qu'à sa fille, Isabelle était tout pour lui ; c'est elle qui le retenait, qui l'attachait à ses fils et à moi... Je vous le dis, monsieur, si, avec une scélératesse sans nom on ne lui avait pas tué sa fille, le comte aurait eu la force de résister à tous les entraînements, et moi, avec l'aide de mes enfants, j'aurais pu éviter à la maison de Verdraine le désastre dont elle est menacée.

—Vos paroles me glaçent de terreur, dit le magistrat.

—Oh ! je n'invente pas, monsieur, ce n'est pas une imagination troublée qui dicte mes paroles. D'ailleurs, ce que M. de Verdraine m'a dit à moi-même, je vais vous le répéter, écoutez, monsieur.

Je venais d'apprendre qu'il aimait Mme de Brogniès ; je lui reprochai sa trahison et essayai de faire appel à ses sentiments de père. Il me répondit :

—“ Je ne vous aime plus ; cependant, si ma fille eût vécu, je ne me serais jamais éloigné de vous, Isabelle et moi le lieu qui me retenait au foyer de la famille, qui m'attachait à vous.

— "Mais il vous reste Georges et Edouard !" m'écriai-je.

— "Ils ne remplacent pas Isabelle, répliqua-t-il durement ; encore une fois, je vous le dis, si ma fille eût vécu, elle m'aurait retenu auprès d'elle, et jamais, entendez-le bien, ni Mme de Brogniès, ni une autre femme n'aurait été aimée de moi.

Voilà ses paroles, monsieur ; ah ! je ne les ai pas oubliées, elles restent gravées dans mon cœur et dans ma pensée.

Le malheureux, il a toujours voulu que par négligence et imprévoyance j'aie été la cause de la mort de notre pauvre enfant ; et il ne sait pas, il ne se doute pas que cette femme, cette scélérate, à laquelle il a tout sacrifié, a donné de l'or à un bandit pour tuer sa fille !

Et cette femme... il est près d'elle !... et il a pour cette femme des paroles d'amour !...

Oh ! monsieur, dites, dites, n'est-ce pas le comble de l'horreur !

En achevant ces mots, la comtesse retomba sur son siège et, couvrant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

— C'est épouvantable ! murmura le juge d'instruction ; le comte de Verdraine est un homme affreux, qui ne mérite même pas qu'on ait pitié de lui.

## IV

## MAUVAISE HEURE

C'était bien à Paris, comme l'avait supposé la comtesse Paule, que le comte de Verdraine était allé retrouver Mme de Brogniès. Celle-ci, en effet, n'était restée que trois semaines à Turin ; elle s'était rendue à Paris et, comme il avait été convenu, elle était descendu au Grand-Hôtel où, sous le nom de Mme la baronne de Noirmont, elle avait loué pour un mois un appartement composé d'un salon et de deux chambres à coucher, l'une pouvant servir de salle à manger.

Elle avait dit :

— J'attends mon mari, le baron de Noirmont, qui fait un voyage dans le Midi de la France.

On ne fut pas étonné quand huit jours après le soi-disant baron de Noirmont arriva ; il était attendu.

Mais les deux amants n'avaient pas l'intention de demeurer plus d'un mois à l'hôtel. Mme de Brogniès voulait être chez elle.

Le comte se mit à la recherche d'une habitation aussi agréable, aussi confortable et aussi belle que pouvait la désirer la femme à laquelle il n'avait rien à refuser, puisque, comme elle avait su lui faire comprendre, elle avait tout sacrifié par amour pour lui.

Il trouva l'habitation tout près des fortifications de la ville sur le boulevard Bineau, dans ce grand et beau quartier, une villa maintenant, qui était encore, il y a trente ans, le parc de l'ancien château de Neuilly, demeure favorite des princes d'Orléans.

C'était un ravissant hôtel, ni trop grand, ni trop petit, construit par un architecte de goût, au milieu d'un carré de trois mille mètres, entouré de murs, ombragé de grands arbres, ayant de beaux massifs verts, touffus, et devant et derrière la maison deux jolies pelouses avec bassins et jets d'eau.

Mme de Brogniès vint visiter la propriété, en fut ravie et le comte la loua pour trois ans.

Il sentait que sa passion devait au moins durer ce temps-là.

Un tapissier du faubourg Saint-Honoré fut chargé de l'aménagement et de la décoration de l'hôtel ; il mit à l'ouvrage un régiment d'ouvriers et en quinze jours l'habitation fut mise en état de recevoir la belle Piémontaise.

Les deux amants s'installèrent chez eux, et le comte, qui croyait n'avoir aucun ménagement à garder, qu'aucune considération n'arrêterait, cessa de se faire appeler de Noirmont et reprit son véritable nom.

Et sans rougir, sans honte et sans pudeur, Mme de Brogniès se faisait appeler Mme la comtesse Léona de Verdraine.

Il est vrai que dans leur entourage nul ne pouvait dire

qu'elle n'était pas l'épouse légitime du comte Maxime de Verdraine.

Avant l'installation, le comte s'était occupé naturellement de monter sa maison. Il n'avait eu qu'à écouter les conseils de son amante, qui était femme à le bien diriger. Il avait pris cinq domestiques ; ce n'était pas exagéré, mais juste suffisant ; une femme de chambre pour madame : un valet de chambre pour monsieur ; une cuisinière, recommandée comme véritable cordon-bleu ; un cocher, ayant servi chez le duc de \*\*\*, et un valet de pied.

Un carrossier de renom avait fourni un landau, un coupé, une victoria, et trois chevaux, trois magnifiques bêtes, de pure race anglaise, étaient entrés dans l'écurie de M. le comte.

Léona ne témoignait pas encore le désir que Maxime fût du Jockey-Club et fit courir ; mais elle le pensait un peu.

Il faut bien dépenser son argent, quand on en a.

Le comte ne manquait pas d'argent ; sans avoir besoin de compter sur le produit de ses propriétés immobilières, il pouvait disposer de plus d'un demi-million en bonnes valeurs mobilières, ce qui lui restait en papier de l'héritage de ses grands-parents.

Il venait de dépenser une centaine de mille francs et tout avait été payé, argent comptant. On comprend que les divers fournisseurs l'avaient en haute estime et que ses domestiques étaient fiers d'appartenir à un tel maître.

Enfin le comte avait de l'argent, il allait pouvoir mener joyeuse vie, ce qui était loin de déplaire à la belle Léona, affamée de plaisirs, de ces plaisirs qu'on ne trouve pas à Grenoble, exécrable ville de province où le béguelisme règne en maître, où l'on ne peut faire un pas sans que tout le monde le sache, où, pendant des années, elle avait été comme dans un sépulcre.

Elle adorait le spectacle ; on allait au théâtre presque tous les jours ; du reste, elle avait sa loge à l'Opéra, sa loge au Théâtre-Français.

Le comte s'était vite fait des amis, pris un peu dans tous les mondes. A Paris on a des amis autant qu'on en veut, des amis ou soi-disant tels ; mais on n'y regarde pas de si près.

Maxime était membre de trois cercles où, disons-le, on ne le voyait guère, bien qu'il fût joueur ; mais le jeu, chez lui, n'était qu'une passion secondaire.

Une première représentation, quand il s'agissait surtout d'une pièce à sensation, était pour Léona un fin régal. Pensez donc, elle, l'échappée de province, se trouver au milieu de ce que l'on appelle le Tout-Paris ! Grâce à tel ou tel de ses amis appartenant à la presse, le comte avait très souvent des billets de première. Il ne les achetait pas, mais ils lui coûtaient fort cher, car les obligés amis, qui savaient que son portefeuille était toujours bourré de billets de banque, ne se gênaient point pour lui emprunter des sommes plus ou moins fortes qu'ils oubliaient de rendre.

Le lecteur se demande sans doute, si le comte Maxime de Verdraine enivré de volupté, emporté par le courant de la vie parisienne, pensait à sa femme et à ses enfants.

Il y pensait, mais si peu...

Il y a des hommes qui peuvent être, sans le sentir, misérables et lâches !

M. de Verdraine était de l'espèce.

Il y a tant de bruit dans Paris qu'il ne pouvait pas entendre les cris de sa conscience.

Mais avait-il encore une conscience ?

On était loin de Grenoble, on ne savait ni ce qui s'y disait ni ce qui s'y passait, et pour elle comme pour lui les jours s'écoulaient vite dans ce nid de verdure du boulevard Bineau ; les plaisirs se suivaient ; à l'enivrement de la veille succédait une autre ivresse.

C'était trop... beau. Cela ne pouvait pas durer.

Un matin le comte reçut une lettre portant le timbre de Grenoble.

Sur l'enveloppe, il reconnut l'écriture de son notaire et sourit. Comme c'était bien le sourire d'un homme heureux !

Il était seul dans le salon ; Léona n'était pas encore levée , elle faisait la grasse matinée, se reposait dans l'intérêt de sa précieuse beauté.

La veille, avec Maxime, elle était allée à l'Opéra pour voir la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, une étoile, qui depuis quelque temps faisait courir tout Paris et qui venait d'avoir un nouveau triomphe dans un ballet-pantomime commandé et monté exprès pour elle par la direction de l'Académie nationale de musique et de danse.

On s'était un peu querellé au retour, parce que Maxime avait eu souvent sa lorgnette braquée sur la Papillonne et s'était crié par trois fois :

— Oh ! la belle personne ! Oh ! la ravissante créature !

— Voyons ce que ce brave Percier a à m'apprendre de nouveau, se dit le comte en rompant le cachet.

Ayant toujours sur les lèvres son sourire, qui allait vite disparaître, il ouvrit la lettre et lut :

« Monsieur le comte,

« Le misérable qui a jeté votre petite fille dans le vivier de Verdraine est enfin entre les mains de la justice : il a été reconnu par le fidèle Miro, et ce sont deux gendarmes de Saint-Marcellin qui lui ont mis la main au collet. C'est un Italien nommé Jean Castori ; il a avoué qu'il était l'auteur du crime, mais qu'il n'avait été qu'un instrument, c'est-à-dire qu'il avait agi pour le compte d'un autre, duquel il aurait reçu six mille francs.

« Il y a grand émoi dans la ville ; on ne parle plus que de cette affaire ; on est avide de nouvelles ; mais l'instruction est tellement tenue secrète qu'il est extrêmement difficile de savoir quelque chose.

« J'ai été appelé hier dans le cabinet de M. Daubrun, le juge d'instruction ; il a besoin, m'a-t-il dit, de certains renseignements que vous seul pouvez lui fournir ; je n'ai pas cru pouvoir refuser de lui donner votre adresse qu'il me demandait.

« En même temps que ma lettre, vous en recevrez probablement une de M. Daubrun.

« Je vous quitte un instant pour recevoir un client qui s'impatiente et veut absolument me voir.

« Monsieur le comte, je continue ma lettre.

« Le client que je viens de recevoir et qui m'a retenu plus d'une demi-heure, est le gendre du vieux président Du Tilloy. Il vient de m'apprendre, sous le sceau du secret, une chose inimaginable, stupéfiante, qui va classer l'affaire de Verdraine parmi les causes célèbres et mettra ici le feu aux poudres, dès qu'elle sera connue, c'est-à-dire quand l'instruction sera terminée.

« L'italien Jean Castori s'est décidé à faire connaître la personne qui l'a payé pour jeter la petite Isabelle dans le vivier.

« Comme moi, monsieur le comte, vous allez être stupéfié, vous allez crier : c'est impossible ! Eh bien, non, c'est la vérité. Le complice de l'italien est une femme qui était très considérée à Grenoble et était reçue dans le meilleur monde.

« Cette misérable femme, monsieur le comte, c'est Marie de Brogniès.

A cet endroit de la lettre le comte s'arrêta, il avait sur les yeux un voile épais, il ne voyait plus ; il fut pris d'un tremblement convulsif et il y eut dans sa gorge comme un râle. Ses traits s'étaient horriblement contractés et l'on devinait dans sa poitrine, violemment soulevée, des rugissements prêts à éclater.

S'il eût obéi à son premier mouvement de fureur, sa main eût saisi une arme quelconque, il se serait précipité dans la chambre de Léona, et sans lui dire un mot, sans lui dire voilà pourquoi je te frappe, il l'aurait tuée comme on tue un bête féroce.

Pendant un long instant il resta atterré, replié sur lui-même comme écrasé, ayant l'air d'écouter les grondements terribles qui étaient en lui.

Peu à peu le nuage qui s'était plaqué sur ses yeux se dis-

sipa et il put achever de lire la lettre qui, d'ailleurs, ne contenait plus que ces mots :

« La complice de Jean Castori, la belle Piémontaise, est en ce moment activement recherché par la police française et la police italienne. On espère qu'elle ne tardera pas à venir rejoindre son digne associé dans la prison de Grenoble.

Comme s'il eût douté de l'épouvantable réalité et qu'il eût voulu se convaincre que ses yeux ne l'avaient point trompé, le comte relut la lettre, de la première ligne à la dernière puis, avec un mouvement fiévreux, la glissa dans sa poche.

Alors il bondit sur ses jambes. Le front plissé, les yeux enflammés et les lèvres frémissantes, il se mit à arpenter le salon dans tous les sens, marchant d'un pas inégal, tantôt lent, tantôt rapide, martelant le tapis sous ses talons.

Cependant, malgré la tempête déchaînée dans son cerveau il réfléchissait, se demandant ce qu'il allait faire, ce qu'il devait faire.

La demie de dix heures sonna à la pendule. Léona ne dormait plus sans doute ; peut-être était-elle levée.

Par suite d'un violent effort, le comte parvint à se rendre maître de lui-même et son agitation se calma ; mais sa physionomie conservait son expression farouche et les lueurs fauves de ses prunelles ne s'étaient pas éteintes.

Il jeta un regard dans une glace, eut un sourire à donner le frisson et entra dans la chambre de son amante.

La belle Piémontaise n'était pas réveillée depuis longtemps et elle était encore comme étourdie des vapeurs du sommeil. Son réveil pouvait se comparer à celui de la belle Aurore écartant les ombres mystérieuses de la nuit.

Sa luxurieuse chevelure noire, massive, ayant les reflets luisants de l'aile du corbeau, se déroulait sur son torse en plis lourds, pareille à une cascade d'encre.

Mais toutes ces merveilles n'avaient plus la puissance d'attirer les regards de Maxime ; il s'était placé en face de Léona et ne voyait rien ; les regards de son amante, plein de caresses félines, le laissait froid. Le charme était rompu.

Cependant Léona se laissa glisser à bas du lit et se trouva debout sur le tapis soyeux dans lequel ses pieds nus s'enfonçaient. Alors seulement elle s'aperçut que le comte avait la figure décomposée et qu'il la regardait avec une expression étrange.

— Maxime, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle effrayée.

— Habillez-vous ! lui dit-il d'un ton bref.

Un frisson de terreur courut dans tous les membres de la jeune femme, elle ne devinait pas, mais elle pressentait une chose terrible.

Machinalement, elle glissa ses pieds dans des pantoufles, mit un jupon et s'enveloppa dans une robe de chambre.

— Maintenant, Maxime, parlez, dit-elle ; mon Dieu, pour quoi me regardez-vous ainsi ? vous me faites peur ! .. Maxime, qu'y a-t-il ? Expliquez-vous !

— J'ai reçu ce matin une lettre de Grenoble.

— De qui ? de votre notaire ?

— Oui.

— Eh bien !

— M. Percier me donne des nouvelles de la ville et m'apprend de singulières choses.

— Ah ! .. Mais que peut-il donc vous écrire pour que vous soyez dans un pareil état ?

Il fit peser sur elle son regard de feu.

— Léona, dit-il, il y a du nouveau là-bas.

— En vérité ! .. Est-ce que votre femme se serait consolée de son abandon dans les bras de votre ami, M. de Miray ?

Et câline, avec des mouvements de chatte, elle s'approcha de lui pour l'embrasser.

Il la repoussa avec rudesse.

— Oh ! fit-elle, en se reculant.

— Léona, reprit-il d'une voix sourde, il ne s'agit pas de la comtesse Paule, qui s'est retirée aux Bergères avec ses enfants.

— Mais, enfin, qu'est-ce que vous avez ? Dites-le moi

—Connaissez-vous un Italien appelé Jean Castori ?  
Elle tressaillit et devint affreusement pâle.  
—Vous ne me répondez pas, Léona, mais votre trouble me dit que vous connaissez l'homme dont je vous parle.  
—Vous vous trompez, Maxime ; cet homme, cet Italien m'est inconnu et je ne comprends pas...  
—Qu'est ce que vous ne comprenez pas ?  
—Pourquoi vous me parlez et me traitez avec une rudesse à laquelle je ne suis pas habituée  
—Je vais me faire comprendre. Ecoutez : Jean Castori a été arrêté dernièrement ; il est sous les verrous, à Grenoble. Ce Jean Castori est le misérable, le bandit qui a jeté ma fille, ma petite Isabelle, dans le vivier de Verdraine ; il a avoué son crime.

La belle Piémontaise tremblait comme la feuille.

Le comte continua :

—Mais pourquoi l'a-t-il commis ce crime ? Voilà ce que s'est demandé le juge d'instruction, M. Daubrun, que vous connaissez bien, lui, car il était convaincu que Castori n'avait été qu'un instrument, de vengeance lâche, atroce, enfin qu'il avait un complice et que ce complice l'avait payé pour commettre le crime.

Tout se sait, Léona, tout se découvre, rien ne reste caché. Le juge d'instruction ne se trompait pas : Castori avoua qu'il avait un complice et qu'il avait été payé pour tuer ma fille.

—Le lâche ! murmura la Piémontaise, les dents serrées.

Puis à haute voix et avec une incroyable audace :

—Quel est ce complice ? demanda-t-elle ?

—Toi, misérable, toi ! exclama le comte d'une voix éclatante.

Elle poussa un cri rauque. Ainsi, Maxime savait tout ; Castori, malgré son serment, l'avait dénoncée, le lâche !

Le comte bondit sur elle, la saisit par les cheveux, et la secouait violemment :

—Léona de Brogniès, lui dit-il sourdement et terrible comme un justicier, tu vas me rendre compte de ton crime monstrueux ; pourquoi as-tu tué ma fille ?

Les jambes de la Piémontaise plochèrent sous le poids de son corps, elle tomba sur ses genoux.

—Grâce ! cria-t-elle éperdue, épouvantée.

—Réponds, Léona de Brogniès, réponds donc ! Pourquoi as-tu fait noyer ma fille ?

—Parce que je t'aimais ; que je voulais être à toi et que tu fesses à moi... ta fille était une barrière entre nous.

Comme à la vue d'un monstre effrayant, le comte bondit en arrière et jetant ce cri :

—Horreur !

Et un rire strident, un rire de foudre éclata entre ses lèvres. Puis un assez long silence succéda.

Léona se traînait sur ses genoux, tendant vers le comte ses mains suppliantes ; mais à mesure qu'elle s'approchait de lui, il reculait.

Elle se tordait les bras de désespoir. Enfin, rompant le silence :

—Maxime, dit-elle, je t'aime, au nom de l'amour que j'ai pour toi, pardonne-moi !

—Jamais, jamais, répondit-il ; vous êtes une misérable, une lâche ! Vous êtes la femme la plus vile, la plus ignoble qui ait jamais existé... Je ne vous connais plus, madame de Brogniès, vous n'êtes plus rien pour moi, je vous hais, oui, je vous hais, et vous me faites frissonner d'horreur et de dégoût !... Ah ! je ne comprends pas que j'aie pu aimer un monstre tel que vous !

Elle faisait entendre des plaintes, des gémissements sourds et se roulait, se tordait à ses pieds dans d'horribles convulsions.

Lui, toujours sombre et farouche, continua :

—Si j'écoutais la fureur, la rage qui est en moi, je ne laisserais pas à la justice le soin de venger la mort de votre victime, je me ferais justicier et je vous tuerais, je vous tuerais sans pitié, sans remords comme vous avez tué ma fille !

Elle se souleva sur ses mains, dressa sa tête et d'une voix étranglée, les yeux étincelants :

—Eh bien, oui, dit-elle, puisque tu ne m'aimes plus, puisque je te fais horreur, tue-moi, tue-moi donc !

—Non, je ne suis pas un assassin, moi !

Elle jeta ses mains sur lui, s'accrocha à son vêtement.

—Arrière, vipère, cria-t-il, arrière !

Elle retomba sur le parquet comme une masse inerte.

Il lui jeta un regard dur, implacable, et sortit de la chambre.

## V

## CHATIMENT

Le comte avait comme un poids énorme sur la poitrine, il étouffait, il avait besoin de se trouver au grand air ; il descendit au jardin, en fit le tour, en respirant avec force, puis il rentra et remonta dans la chambre de Mme de Brogniès.

Elle s'était relevée sans le secours de personne.

Affaissée sur un pouf, courbée, la tête sur ses genoux, des spasmes la secouaient violemment. Elle ne pleurait pas, mais sa poitrine était gonflée de sanglots qui ne pouvaient s'échapper.

Au bruit que fit le comte en entrant, elle se redressa comme mue par un ressort.

Ses yeux secs, brillants, égarés se fixèrent sur Maxime avec une expression d'indicible angoisse.

Certes, il était facile de voir qu'elle ne jouait pas la comédie de la douleur et du désespoir. Sa douleur était aussi sincère que profonde.

Sans doute, elle était une misérable ; mais elle aimait le comte de Verdraine, elle l'aimait avec fureur, jusqu'à la férocité, puisqu'elle n'avait pas reculé devant le crime. C'était bien réellement son amour, sa passion impérieuse, dominatrice, qui l'avait rendue criminelle.

Elle voulait se donner et le comte ne la prenait pas, il résistait à ses manœuvres séductrices et elle savait pourquoi, il le lui avait laissé comprendre ; alors, pour posséder Maxime, pour lui faire oublier tous ses devoirs, elle avait tué Isabelle.

C'était monstrueux !

Mais c'était dans l'affolement de sa passion qu'elle avait commis ce crime.

Elle adorait Maxime et il venait de lui dire qu'il ne l'aimait plus, qu'il la haïssait ; il venait de lui dire qu'il ne pouvait plus voir en elle qu'une créature ignoble et vile, qu'elle ne lui inspirait plus que de l'horreur et du dégoût.

C'était épouvantable et elle s'étonnait que de telles paroles ne l'eussent pas tuée sur le coup.

—Ainsi, Maxime, dit-elle, c'est fini, vous ne m'aimez plus !

—Vous me faites horreur ! répondit-il.

Elle poussa un gémissement et sa tête tomba sur sa poitrine.

—Oh ! quel châtimement ! murmura-t-elle.

—Voyons, à quoi pensez-vous ! lui dit le comte ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà habillée ? Vous devriez comprendre que vous ne pouvez plus rester ici, qu'il faut que vous partiez.

—Vous me chassez !

—Je vous dis que vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps, qu'il faut dans votre intérêt, que vous partiez le plus vite possible.

—Maintenant que je vous fais horreur, je comprends.

—Non, vous ne comprenez pas. Sachez donc que la police vous recherche et que, sans aucun doute, il y a déjà un mandat d'amener lancé contre vous.

D'après la lettre du notaire, on ignorait encore à Grenoble que vous êtes ici, avec moi ; mais comme je vous le disais tout à l'heure, tout se sait, tout se découvre ; on apprendra, sûrement, si on ne le sait déjà, que vous n'êtes restée que peu de temps à Turin et que vous vous êtes rendue à Paris, où je suis venu vous rejoindre.

M. Percier a été appelé par M. Daubrun, le juge d'instruction, qui lui a dit qu'il avait à m'écrire. Pourquoi m'écrire ? Qu'a-t-il à savoir de moi ? C'était un piège que M. Daubrun tendait au notaire, et dans lequel il est tombé, puisqu'il a donné mon adresse à Paris au juge d'instruction qui la lui demandait.

Eh bien, je pense que depuis trois ou quatre jours on sait que vous n'êtes pas à Turin et quo pour vous trouver la police viendra vous chercher ici.

Elle se dressa debout, les yeux hagards, blanche comme un lis.

—Je suis insensible, maintenant, à tout ce qui peut m'arriver, dit-elle ; qu'on me prenne, qu'on me jette dans un cachot, qu'on me juge et qu'on me condamne à mort, si l'on veut, cela m'est égal, je n'ai plus besoin de la vie.

—Et le scandale ?

—Que m'importe le scandale ? Je veux tout braver, tout défier ; vous ne m'aimez plus !

—Mais il ne me plaît pas qu'on vienne vous arrêter ici, et puisqu'il en est temps encore, je vous conseille de vous soustraire aux recherches de la justice.

—Comment ?

—Mais en vous cachant.

—Où voulez-vous que j'aille ?

—Avec de l'argent, et ce n'est pas l'argent qui vous manque, vous pouvez aller n'importe où.

Elle secoua la tête, puis regarda le comte avec une expression indéfinissable.

En vérité, cette femme, si odieuse qu'elle fût, pouvait inspirer de la pitié.

Elle souffrait horriblement. C'était dans son amour qu'elle était punie et elle sentait qu'après le châtiment terrible que le comte lui infligeait, elle n'en avait aucun autre à redouter.

M. de Verdaine reprit :

—Je pense que vous avez tout le temps encore d'échapper aux mains de la justice par une promptte fuite. Il faut donc, sans perdre un temps précieux, revêtir un costume de voyage et faire vos malles rapidement. On vous servira à déjeuner et ensuite, avec une voiture de louage, vous vous rendrez à une gare, à la gare de l'Ouest, par exemple, où vous prendriez le premier train pour Dieppe. De cette ville, vous passeriez en Angleterre, en prenant un nom quelconque. Enfin, d'un port de l'Angleterre, à votre choix, vous vous embarqueriez pour quelque contrée lointaine où vous vous feriez oublier. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour vous maintenant, c'est que nul ne puisse savoir ce que vous êtes devenue et qu'on n'entende plus jamais parler de vous en France.

Tout cela avait été dit avec une froideur glaciale et sans qu'il y eût chez le comte la moindre trace d'émotion.

La malheureuse ne pouvait plus se faire aucune illusion, elle était condamnée sans appel.

Elle restait debout, droite, raide, les bras ballants, la tête penchée. Les mouvements précipités de sa poitrine révélaient son agitation nerveuse et ses déchirements intérieurs.

—Et bien, n'avez-vous compris, demanda le comte.

—Oui, répondit-elle d'une voix étouffée.

—Etes-vous décidée ?

Elle fit deux pas vers lui et le regardant avec ses grands yeux noirs, éperdus, où apparaissaient enfin des larmes.

—Maxime, dit-elle, vous êtes donc sans pitié ?

—Sans pitié ? répondit-il sèchement.

Elle porta ses deux mains à son front et un sanglot parvint à s'échapper de sa poitrine.

Alors, subitement, elle sortit de son anéantissement, de l'espèce de torpeur qui l'avait saisie, et, avec des mouvements fiévreux, elle commença à s'habiller.

—C'est bien, lui dit le comte, je vais vous envoyer votre femme de chambre.

Et il sortit.

Quand, un instant après, la femme de chambre entra chez sa maîtresse, tout était sans dessus dessous dans la chambre.

Les robes, les jupons, les dentelles, toute la garde-robe de l'élegante mondaine, jetée pêle-mêle, jonchait le tapis, formait un tas.

La femme de chambre regardait avec ahurissement et était effrayée en même temps de l'étrange surexcitation de la jeune femme, dont les yeux hagards, les mouvements brusques, nerveux, la pâleur et les sons inarticulés qui sortaient de sa gorge lui semblaient être des signes d'aliénation mentale.

—Mon Dieu, madame, fit-elle, que signifie ?

Mme de Brogniès se plaça devant elle et la regarda fixement.

—De grâce, madame, dites-moi...

—Je pars, il faut que je parte...

—Vous partez ! mais pourquoi ?

—Il le veut !

—Je ne comprends pas, madame.

—Silence ! ne m'interrogez pas.

M. le comte m'a dit que vous m'attendiez, que vous aviez besoin de moi ; que dois-je faire ?

—Ah ! oui, ah ! oui ! fit la jeune femme à qui la pensée échappait et qui, certainement, n'avait pas, à ce moment, toute sa raison.

Elle resta un moment silencieuse.

—Ah ! oui, fit-elle encore, ah ! oui, je vais partir, il faut que je parte, il le veut... Rose, sortez les caisses du cabinet, nous allons mettre tout cela dedans.

—Tout cela, madame, ça n'y tiendra jamais.

—Ah !... C'est bien, ce que je n'emporterez pas sera pour vous.

—Oh ! madame !

—D'ailleurs, moi, je n'ai plus besoin de rien... Allons, vite, dépêchons nous ! Il faut que je parte, il le veut.

—Madame ne veut-elle pas que je l'aide d'abord à faire sa toilette, à s'habiller ?

—Non, non, après.

—C'est que l'heure du déjeuner va sonner bientôt.

Mme de Brogniès eut un tressaillement nerveux, et en haussant les épaules, comme par un frisson

—Est-ce que je déjeuner, moi ! prononça-t-elle avec un accent de douleur navrant.

M. de Verdaine était de nouveau descendu au jardin et marchait lentement le long des plates bandes fleuries. Il avait retrouvé le calme, un calme relatif, car son visage tourmenté conservait les traces des sombres fureurs qui venaient de l'agiter.

Nous ne dirons pas quelles étaient ses pensées ; des pensées il en avait mille, elles fourmillaient dans son cerveau, s'y heurtaient tumultueusement, et dans ce choc elles se confondaient, devenaient insaisissables et s'anéantissaient les unes par les autres.

Nous voudrions pouvoir dire qu'il regrettait d'avoir ainsi donné sa femme et ses enfants ; mais Maxime de Verdaine n'était pas de ceux qui peuvent avoir des regrets et sont accessibles au repentir.

Reconnaître ses erreurs, ses fautes, c'est être bien près de chercher à se les faire pardonner ; mais Maxime ne reconnaissait rien, ne voyait pas qu'il eût des torts et ne croyait pas naturellement, qu'il eût quelque chose à se faire pardonner.

Dans son égoïsme étrange, il donnait raison à ses idées, approuvait ses sentiments quels qu'ils fussent ; il n'y avait que lui, lui, lui toujours ; en dehors de lui, il n'existait plus rien. Le "moi", chez M. de Verdaine, méritait d'être étudié comme un phénomène.

Il commençait à se sentir fatigué de Mme de Brogniès la lettre du notaire était venue jeter une douche d'eau glacée sur un cœur déjà refroidi, et, obéissant à un sentiment horrible sans doute, le comte avait pris subitement la résolution de chasser sa maîtresse. Mais s'il l'eût encore aimée, rien ne dit que, dominé par un sentiment tout autre, il n'aurait pu pardonner à cette femme qui avait tué sa fille.

Certes, c'était une punition justement méritée qui était là.

figeu au comte de Verdraine. Cela aurait dû le forcer à réfléchir et le faire rentrer en lui-même. Eh bien, non, il ne sentait pas que ce qui lui arrivait était un châtement, pas plus qu'il n'avait compris autrefois qu'il avait sa part de responsabilité dans la mort terrible de Mme de Reybole.

Loïn de s'en effrayer, il semblait qu'il se plût dans l'horrible, et que pour l'exciter, pour donner une nouvelle force à ses passions, il lui fallait des événements tragiques.

Hélas ! il n'avait plus, depuis longtemps, ni conscience, ni sens moral, ce viveur éhonté, ce coureur d'aventures galantes, cet homme sans cœur et d'une perversité stupéfiante.

Gangrené jusqu'à la moelle des os, il n'y avait plus à lui parler de dignité, d'honnêteté, d'honneur, de devoir ; il n'y avait plus à lui crier : Prenez garde !

Il s'était lancé sur un mauvais chemin, il le suivrait jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver.

Et à ceux qui chercheraient à l'arrêter, il était homme à répondre :

— « Après moi la fin du monde ! »

Il n'était dans le jardin que depuis un instant, lorsqu'un domestique vint lui dire qu'un monsieur désirait lui parler.

— Qui est ce monsieur ? demanda-t-il.

— Il n'a pas dit son nom.

— Où est-il ?

— Il attend monsieur le comte dans l'antichambre.

— C'est bien, allez, je vous suis.

Maxime, sans se presser beaucoup, se rendit dans l'antichambre et se trouva en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, vêtu de noir, dont la figure lui était complètement inconnue.

— C'est à monsieur le comte de Verdraine que j'ai l'honneur de parler ? demanda le visiteur après avoir salué.

Oui, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur le comte, je suis commissaire de police aux délégations judiciaires.

Maxime tressaillit et pâlit.

— Très bien, monsieur, dit-il, en se rendant maître de son émotion, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Monsieur le comte, vous êtes marié ?

— Oui, monsieur, je suis marié.

— Mme la comtesse de Verdraine demeure actuellement dans l'Isère, à quelques lieues de Grenoble ; cependant il y a dans cette maison, vivant avec vous, une jeune femme qui se fait appeler comtesse de Verdraine.

— Mais, monsieur ! fit le comte avec une certaine hauteur et en devenant très rouge.

— Assurément, monsieur le comte, vous vivez comme il vous convient, vous avez une femme qui, avec votre autorisation, a pris votre nom ; ça c'est votre affaire, et non celle de la justice, qui n'aurait à intervenir que si elle était saisie par telle ou telle personne de la famille, d'une demande en réparation du dommage causé. Mais ce n'est point de ceci qu'il s'agit.

— Alors, monsieur ?

— La personne qui est ici, que l'on appelle comtesse de Verdraine, est une Italienne, une Piémontaise qui a habité Grenoble pendant plusieurs années et dont le véritable nom est de Brogniès.

— Eh bien, monsieur !

— Eh bien, monsieur le comte, en vertu d'un mandat d'arrêt, dont je suis porteur, et que voici, je viens arrêter Léona de Bellamana, veuve de Brogniès.

— L'arrêter ! s'écria Maxime, jouant la surprise et la stupéfaction, l'arrêter ! Et pourquoi ?

Le commissaire regarda fixement le comte, et pensant sans doute qu'il ne savait rien encore, il répondit :

— Je l'ignore.

— Pourtant, monsieur...

— Tout ce que je puis vous dire, monsieur le comte, c'est que j'ai reçu l'ordre de procéder à l'arrestation de Mme de Brogniès, c'est qu'elle a commis quelque acte répréhensible dont la justice a à lui demander compte ; enfin, je suis chargé d'un mandat et je dois le remplir.

— Vous y trouverez certaines difficultés.

— Comment cela ?

— Mme de Brogniès n'est plus ici.

— En vérité !

— Elle est partie.

— Pour aller où ?

— A l'étranger.

— Et quand est-elle partie ?

— Ce matin.

— A quelle heure ?

— Mais... il pouvait être neuf heures.

Le magistrat sourit.

— Allons, monsieur le comte, dit-il, ne vous donnez pas la peine de mentir plus longtemps : Mme de Brogniès est ici.

— Mais il me semble, monsieur... balbutia Maxime.

— Je ne dis pas que Mme de Brogniès n'ait point l'intention de se rendre dans un pays étranger ; peut-être est-elle prête à partir ; mais elle encore ici, j'en suis sûr.

— Mais... fit le comte déconcerté.

— Hier, monsieur le comte, reprit le commissaire de police, vous avez accompagné Mme de Brogniès à l'Opéra, vous êtes rentrés à minuit et demie, et depuis cette heure de la nuit, personne excepté deux domestiques, n'est sorti de cette maison.

— Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit le comte avec orgueil.

— Nous occupons nos agents, monsieur.

— Ce qui veut dire que ma maison a été surveillée et l'est encore ?

— Parfaitement, monsieur de Verdraine ; vous devez bien penser que je ne suis pas venu ici pour y opérer une arrestation sans avoir pris certaines petites précautions. Toutes les issues sont gardées et nul ne peut sortir maintenant de votre hôtel, monsieur le comte, sans ma permission.

Un pli amer se dessina sur les lèvres du comte.

— Par déférence pour monsieur le comte de Verdraine, continua le commissaire de police, je me suis présenté seul ; mais je n'ai qu'à m'approcher de cette fenêtre, faire un signe, et deux inspecteurs de police viendront immédiatement me rejoindre.

— Je vois que vous avez, en effet, pris vos précautions, monsieur ; néanmoins je vous remercie de la faveur que vous m'avez faite en vous présentant seul, et je vous prie de m'en accorder une autre.

— Laquelle ?

— Je voudrais éviter le bruit, toute espèce de scandale. Vous comprenez, monsieur, que j'ai le désir de cacher ce qui se passe à mes gens.

— Je comprends très bien ; aussi vais-je agir sans bruit et même sans que vos serviteurs puissent rien soupçonner.

— Mais comment ?

— Vous allez faire venir ici Mme de Brogniès, je lui apprendrai tout doucement de quoi il s'agit et elle me suivra jusqu'à une voiture qui attend sur le boulevard, à quelques pas de votre porte. Voilà qui peut se faire facilement et sans attirer l'attention de vos domestiques.

— Peut-être, monsieur, répondit le comte, mais ne serait-il pas préférable que vous revinssiez ce soir, de nuit !

Le magistrat regarda fixement Maxime ; puis secouant la tête :

— Monsieur le comte, répliqua-t-il, je crois deviner votre pensée ; ce n'est pas le bruit et le scandale du moment que vous redoutez, mais le bruit et le scandale bien autrement sérieux qui auront lieu plus tard, quand on apprendra que celle qui se faisait appeler comtesse de Verdraine est entre les mains de la justice. Vous redoutez aussi, et avec juste raison, les ennuis, les désagréments que ne peut manquer de vous attirer ce procès judiciaire. Ah ! vous êtes dans une situation difficile, cruelle ; mais ni vous, ni moi, ni personne n'y peut rien changer.

Sans doute, il vous répugne que Mme de Brogniès soit arrêtée, vous voudriez essayer de la soustraire à l'action de la

justice, et en me demandant de ne pas procéder immédiatement à son arrestation, vous avez l'espoir que, avec votre aide, elle peut parvenir à s'échapper.

Eh bien, non, n'ayez pas cet espoir. Je n'ai pas le droit de vous accorder ce que vous me demandez, mais l'aurais-je, ce droit, et vous accorderais-je cette faveur, Mme de Brogniès ne prendrait point la fuite ; elle ne pourrait faire deux pas hors de cette maison sans être appréhendée au corps par les agents de la police de sûreté.

Enfin, monsieur le comte, Mme de Brogniès appartient maintenant à la justice ; elle est sous le coup de la loi, et vous savez aussi bien que moi que tous les citoyens, les plus grands comme les plus petits, doivent avoir le respect de la loi.

M. de Verdraine, les sourcils froncés, tenait sa tête baissée. — Monsieur le comte, reprit le magistrat, je n'ai plus qu'à remplir mon mandat : dois-je faire signe à mes agents de venir me rejoindre ?

— Non, non, c'est inutile, répondit vivement M. de Verdraine.

— En ce cas, veuillez faire appeler Mme de Brogniès.

— Je vais moi-même la prévenir ; vous permettez ?

— Faites, monsieur le comte.

A ce moment de grands cris retentirent au premier étage de la maison.

## VI

## LA JUSTICE DE DIEU

L'escalier qui conduisait aux deux étages de l'hôtel prenait naissance dans la vaste antichambre où M. de Verdraine avait reçu le commissaire de police.

Le comte, qui se disposait à monter dans l'appartement de Mme de Brogniès, s'arrêta, saisi d'effroi, sur la première marche de l'escalier.

Les cris continuaient, épouvantables, jetant la panique dans toute la maison, et les domestiques éperdus accouraient.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda le commissaire.

Il s'approcha rapidement d'une fenêtre ouverte, avança la tête et dit :

— Venez !

Soudain, une porte s'ouvrit violemment sur le palier du premier étage, et Rose, la femme de chambre apparut, pâle, échevelée, les vêtements en désordre, ayant un poignard à la main et criant :

— Au secours !

Affolée elle se précipita dans l'escalier, qu'elle descendit en bondissant sur les marches.

Le comte n'eut que le temps de se jeter en arrière pour lui ouvrir le passage.

Rose tomba sur un divan, haletante, à demi évanouie.

Les domestiques s'empressèrent de lui donner des soins.

Le comte, les yeux démesurément ouverts, les traits convulsés, restait immobile, comme pétrifié. Il n'avait pas vu entrer deux hommes, lesquels, après avoir échangé un regard avec le commissaire de police, s'étaient retirés à l'écart, au fond de la pièce.

Cependant Rose s'était ranimée.

Mais comme M. de Verdraine, ayant l'air hébété, gardait le silence, le commissaire se décida à interroger la femme de chambre.

— Que vous est-il donc arrivé, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Ah ! si vous saviez, c'est affreux, c'est épouvantable !

— Vous êtes encore toute tremblante ; mais vous n'avez rien à craindre ici ; allons, remettez-vous, calmez-vous...

— Oui, monsieur.

— A quel propos ces cris effrayants que vous poussiez tout à l'heure ? Pourquoi avez-vous ce poignard à la main ?

— Monsieur, balbutia Rose en regardant son maître, je ne sais pas si je dois...

— Répondez à monsieur, dit le comte d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Eh bien, reprit la femme de chambre, je ne sais pas vraiment ce qu'à Mme la comtesse et quelle espèce de fièvre l'a prise tout à coup. Aussitôt que je fus entré dans sa chambre, elle me dit :

— " Je vais partir, il faut que je parte.

Et elle m'ordonna de sortir de son cabinet de toilette deux grandes malles pour y mettre les différentes choses qu'elle voulait emporter.

Je me hâtai de lui obéir, et quand les malles furent au milieu de la chambre et ouvertes, je me disposai à les remplir, mais chaque objet que je prenais, madame me l'arrachait aussitôt des mains, le jetait dans un coin, en disant :

— " Non, non, pas cela !

En même temps, elle me lançait des regards qui me faisaient frissonner.

— En vérité, lui dis-je, je ne comprends pas madame ; elle me donne un ordre, j'obéis, et elle ne veut plus que je fasse ce qu'elle m'a commandé.

— " Si, si, faites.

Mais elle recommença à m'arracher des mains ce que je voulais mettre dans la première caisse. Sans y faire attention, elle marchait, trépidait sur ses plus belles robes, ses plus riches dentelles.

Alors, je me croisai les bras.

— " Oui, me dit-elle, tout à l'heure, nous nous occuperons de cela. Vous allez m'aider à m'habiller.

Elle mit ses bas, je la coiffai, puis l'aidai àagrafer son corset. Jusque là, tout alla assez bien. Mais ce fut autre chose quand il fallut achever de l'habiller. Elle ne voulait ni de cette robe, ni de celle-ci, ni de celle-là, ni d'une autre. J'étais à bout de patience.

— " Mais, madame, lui dis-je, puisque vous allez voyager, je ne peux pourtant pas vous mettre une robe de soirée ou de bal.

Elle me regarda d'une façon singulière, en pinçant ses lèvres. Il y avait je ne sais quelle clarté sombre dans ses grands yeux noirs, plus noirs que d'ordinaire, et qui me faisaient peur.

— Au fait, c'est vrai, vous avez raison, me répondit-elle.

Elle se plaça devant une glace, resta un instant à contempler son image, puis elle haussa les épaules et murmura :

— " Je suis laide, je fais horreur !

Elle se tourna brusquement vers moi.

— " N'est-ce pas, Rose, que je suis affreuse, que je fais horreur ? me dit-elle.

— " Mais non, madame, vous êtes toujours charmante, répondis-je.

Il y eut dans son regard comme une flamme.

— " Tu mens, tu mens ! s'écria-t-elle.

La tête inclinée et la main sur son front elle se mit à réfléchir.

Comme par enchantement l'expression de sa physionomie changea. Elle avait repris sa figure habituelle.

— " C'était nerveux, pensai-je, et voilà que c'est passé.

Mais aussitôt ses lèvres se crispèrent de nouveau et elle eut un sourire qui me causa une impression extraordinaire.

Elle alla ouvrir l'un des tiroirs du meuble où sont enfermés ses bijoux et tira de sa gaine le poignard que voilà.

Je la regardai faire avec étonnement et stupeur.

Elle se rapprocha de moi.

— " Rose, me dit-elle d'un ton bref et en me tutoyant, ce qui ne lui arrivait jamais, as-tu le poignet solide ?

— " Pourquoi me demandez-vous cela, madame ?

— " Tiens, prends ce stylet !

— " Pourquoi faire ?

— " Tu vas me frapper là, me répondit-elle en découvrant sa poitrine, là, à cet endroit... la lame est affilée et tranchante il faut qu'elle me traverse le cœur.

— " Mais vous êtes folle, madame ! m'écriai-je.

Elle me tendit le poignard en me disant sourdement :

— " Prends, prends, et frappe !

Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

—“ Mon Dieu, madame, lui dis-je, à quoi pensez-vous donc ?

—“ Je suis ta maîtresse, tu dois m'obéir !

—“ Non !

—“ Je t'ordonne...

—“ Non, non !

—“ Ah ! tu ne veux pas !...

—“ Encore une fois, madame, vous êtes folle !

—“ Eh bien, va-t-en, va-t-en, je te chasse !

Il me sembla que ses prunelles étaient de feu.

Elle leva les bras, pencha son corps en arrière, et je la vis prête à se plonger elle-même la lame dans le cœur.

Je bondis sur elle en poussant un cri d'épouvante.

Il y eut entre nous un instant de lutte terrible.

Trois fois de suite elle se frappa la poitrine avec fureur.

—“ Ah ! prononça-t-elle d'une voix étranglée et en chancelant, je meurs, je meurs, je me suis tuée !

Et elle s'abattit tout de son long sur le parquet.

—Morte, elle est morte ! exclamèrent en même temps M. de Verdraine, le commissaire de police et les autres personnes présentes.

— Mais non, messieurs, rassurez-vous, dit vivement la femme de chambre ; elle s'est imaginée qu'elle s'était tuée ; mais j'avais été assez heureuse pour m'emparer du poignard, et son poing seul avait frappé sa poitrine.

Les auditeurs éprouvèrent aussitôt un grand soulagement, mais tous avaient l'air consterné.

Mais que passait-il maintenant dans l'appartement de la fausse comtesse ? On sentit que la misérable femme avait besoin d'être promptement secourue.

Le comte et le commissaire de police s'élançèrent en même temps dans l'escalier, suivis par Rose, puis par les autres domestiques à qui l'on n'avait pas défendu de monter.

Les deux agents restèrent seuls dans l'antichambre.

Toutes les portes de l'appartement de Mme de Brogniès étant ouvertes, on put sans difficulté arriver jusqu'à elle.

Elle était accroupie au milieu de la chambre sur des robes de velours et de soie, robes de ville et de soirées dont elle s'était fait un coussin. Autour d'elle une infinité de menus objets de toilette fripés, froissés, en chiffons, s'étaient enchevêtrés les uns dans les autres en formant un bizarre assemblage de couleurs.

Dans toute la chambre, du reste, régnait un désordre indescriptible. On aurait dit un appartement duquel des voleurs, surpris, venaient de s'enfuir précipitamment.

Au moment où le comte et le commissaire de police pénétrèrent dans la chambre, Mme de Brogniès, dans la position que nous avons indiquée, était très gravement occupée à mettre en petits morceaux, à déchiqueter une superbe pièce de dentelle d'Angleterre qui valait bien de quatre à cinq mille francs.

Elle leva la tête lentement et regarda les deux hommes avec surprise.

—Oh ! fit le commissaire de police.

Mme de Brogniès abandonna sa pièce de dentelle, se dressa debout, s'avança vers le magistrat, qui se trouvait un peu en avant de M. de Verdraine, lui fit un salut gracieux et le prit par la main.

Le commissaire la laissa faire.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du cabinet de toilette, grande comme la moitié d'une chambre ordinaire.

—Regardez, monsieur, regardez, dit-elle.

—Oui, répondit-il, je regarde et je vois.

Elle reprit, baissant la voix :

—C'est le vivier, vous savez, le vivier.

—Oui, oui, je sais.

—N'approchez pas trop près, faites attention, votre pied peut glisser. Ah ! un malheur est si vite arrivé ! Il y a beaucoup, beaucoup de poissons dans le vivier. Tenez, les voyez-vous ? Ils se promènent par bandes. Ce sont des carpes, des brèmes, elles sont énormes... Et les tanches... oh ! les belles tanches !

Les enfants, vous savez, les enfants ? eh bien, ils jettent du pain aux poissons ; cela les amuse beaucoup les enfants.

Oh ! fit-elle avec une sorte d'effroi, prenez garde, retirez-vous, l'eau est profonde... l'eau est profonde, mais comme elle est limpide !

Là, continua-t-elle en se courbant, et en indiquant un endroit de la main, là, au fond, vous voyez... c'est la petite fille... sa mère l'appelait Isabelle... elle était gentille, gentille... ses parents l'adoraient. Maintenant la voilà au fond du vivier, la belle petite fille, couchée sur un lit de roseaux, et de loin les gros poissons la regardent sans oser s'approcher.

Elle est morte... noyée, noyée ! !

Le commissaire de police, très pâle, était en proie à une émotion croissante.

Mme de Brogniès se redressa brusquement et tendit l'oreille, ayant l'air d'écouter.

Elle eut une sorte de tressaillement, puis d'une voix faible, tremblante, elle chanta ce couplet d'une vieille chanson :

Depuis ce temps quand vient minuit,  
Le feu follet danse et reluit  
Sur les bouts de branche ;  
Et l'on voit glisser sur les eaux,  
Sortant du sombre des roseaux,  
Une femme blarache,  
Qui s'en va conter ses douleurs  
Aux rameaux d'un vieux saule en pleurs,  
Qui sur l'eau se penche.

Petits enfants n'approchez pas,  
Quand vous courez par la vallée,  
Du grand étang qu'on voit là-bas,  
Qu'on voit là-bas, sous la feuillée !

Les domestiques, silencieux et tristes, se tenaient groupés derrière leur maître.

Mme de Brogniès, ne s'occupant plus du commissaire de police, marmottait tout bas des paroles indistinctes, ayant l'air de parler à un être invisible.

Le magistrat se tourna vers M. de Verdraine et, d'un ton lugubre, prononça ce mot :

—Folle !

Le comte baissa la tête.

—Les serviteurs répétèrent :

—Folle !

Le commissaire fit signe à la femme de chambre de venir près de lui.

—Il faut achever d'habiller votre maîtresse, lui dit-il tout bas.

Puis marchant vers les autres domestiques, il leur ordonna d'un ton de maître de se retirer.

Le comte, immobile, muet, regardait et laissait dire et faire.

Rose s'approcha de sa maîtresse et, d'une voix émue :

—Madame, il faut achever de vous habiller.

—Ah ! oui, c'est vrai, il faut que je m'habille, répondit l'aliénée ; où dois-je donc aller ce soir ? Ah ! je me rappelle, j'ai promis à la générale d'aller la voir aujourd'hui.

—Mettez-lui une robe très simple, dit le commissaire à l'oreille de la femme de chambre.

En moins de dix minutes, Mme de Brogniès, qui ne faisait aucune résistance, fut complètement habillée.

Alors le comte sortit de son immobilité.

—Est-ce que vous l'emmenez ? demanda-t-il au magistrat.

—Sans doute.

—Où donc allez-vous la conduire ?

—Au dépôt de la préfecture de police...

—Et après ?

—Ce soir même les médecins l'examineront, et, j'en suis à peu près certain, demain elle sera envoyée à l'hospice Sainte-Anne.

—Ainsi, monsieur, elle vous échappe ?

—Oui, si elle ne retrouve pas la raison ; au-dessus de la justice des hommes il y a celle de Dieu.

—Oui, murmura le comte.

—Entré une prison cellulaire et une maison de fous, la différence n'est pas grande. Nous pouvons dire, monsieur le

comte, quo pour les coupables il y a toujours un châtement, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas.

M. de Verdraine ne répondit pas.

Le magistrat offrit son bras à Mme de Brogniès en lui disant doucement et avec politesse :

— Venez, madame.

Elle prit en minaudant le bras du commissaire et sans rien dire se laissa emmener.

Le comte resta seul dans la chambre, tenant dans ses mains sa tête lourde de sombres pensées.

Sans manifester aucun étonnement, Mme de Brogniès sortit de la maison et, toujours docile et tranquille, monta dans la voiture qui, comme nous l'avons dit, attendait sur le boulevard.

Le lendemain avant midi, ainsi que l'avait prévu et annoncé le commissaire de police, la complice de l'Italien Jean Castori entra à Sainte-Anne et, après avoir été soumise à un long et minutieux examen, les médecins aliénistes déclaraient qu'il n'y avait aucun espoir de guérison.

Mme de Brogniès échappait à la honte d'une condamnation infamante ; son nom seul figurerait dans l'affaire criminelle dont les débats allaient bientôt s'ouvrir devant la cour d'assises de l'Isère.

Mais parce qu'elle ne paraîtrait pas devant un jury ayant derrière elle deux gendarmes ; parce qu'elle ne serait pas jugée et condamnée à la réclusion, aux travaux forcés ou à mort, une des peines que la loi du code criminel applique aux assassins, son châtement en était-il moins terrible ?

Avoir la jeunesse, la beauté, la fortune ; avoir brillé dans le monde ; avoir été aimée, adulée et être enfermée pour la vie dans une maison de fous !... Folle, folle !...

Etre frappée de folie, être condamnée à rester folle toujours, n'est-ce pas un châtement qui équivaut à celui de la peine de mort ?

## VII

### ENTRE GARÇONS

Pendant huit jours, le comte Maxime de Verdraine sortit peu ; il était triste, sombre, taciturne. Mais il n'était pas d'une nature et d'un tempérament à se laisser saisir par l'hypochondria.

D'ailleurs son chagrin n'était pas bien profond ; il n'eut pas à faire de violents efforts de volonté pour prendre le dessus et se faire, comme on dit, une raison.

Un autre, malgré tout, aurait peut-être plaint Mme de Brogniès ; lui non. Il ne s'était jamais apitoyé sur le malheur de personne.

Dans son monstrueux égoïsme, il trouvait que tout était arrivé pour le mieux. Léona était folle, enfermée dans une maison d'aliénés, il n'avait plus à redouter pour lui les désagréments d'un procès criminel, il n'aurait pas à se présenter dans le cabinet de M. Daubrun, le juge d'instruction, et ensuite devant la cour d'assises.

Sans doute l'affaire ferait grand bruit, sa nouvelle aventure donnerait lieu à un scandale, son nom serait jeté en pâture à la curiosité malveillante du public et lui-même serait fort maltraité ; cela il ne pouvait l'éviter. Mais il n'aurait pas à affronter les regards severes des honnêtes Grenoblois, à se montrer à la foule, toujours avide de sensations, comme une bête curieuse.

Enfin, tout bien examiné, il ne se trouvait point trop malheureux.

Et, peu à peu, le souvenir de Mme de Brogniès s'effaçait de sa pensée comme le souvenir d'un mauvais rêve.

Quant à sa femme et à ses enfants, il n'y pensait guère, il n'y pensait plus ; c'était comme s'ils avaient cessé d'exister.

Il était venu à Paris pour y vivre, il s'y était installé comme il convenait à un comte de Verdraine et ainsi quo l'exigeait sa fortune. Assurément il avait pensé que sa pas-

sion pour la belle Piémontaise durerait au moins quelques années ; n'avait-il pas loué l'hôtel du boulevard Bineau pour trois ans ?

Mais une catastrophe avait mis fin à l'aventure et sa passion s'était éteinte, subitement, comme un feu de paille sous une averse. C'était encore pour le mieux, puisqu'il avait pu facilement se consoler.

Maintenant, qu'allait-il faire ?

Retourner à Grenoble ?

Ah bien, oui ! il ne pouvait en avoir la pensée.

Il savait très bien qu'à Grenoble sa réputation était perdue, qu'à tout le monde lui tournerait le dos, qu'il y serait tenu à l'écart, comme un pestiféré, qu'on le chasserait de tous les cercles, qu'à ceux qui avaient été ses meilleurs amis seraient de toucher sa main, enfin qu'il serait traité comme un paria.

Peut-être pensa-t-il que sa femme l'aimait toujours et que, dans tous les cas, à cause de Georges et d'Edouard, elle serait disposée à pardonner et à oublier. Mais retourner vivre là-bas après avoir pris goût aux délices de l'existence parisienne, reprendre une chaîne qu'il avait violemment brisée, était-ce possible ?

Non, il était à Paris, il y resterait. Paris était la ville qu'il lui fallait, la ville qui convenait à ses goûts, à ses idées, la seule ville où il pouvait vivre désormais.

Il était marié ; s'être marié, lui, Maxime de Verdraine, quelle sottise !... Ah ! il l'avait assez regretté ce mariage ridicule, bête ! C'était encore la passion qui l'avait étourdi, grisé, aveuglé.

Mais il avait repris sa liberté, il en userait. Libre ! libre ! Il allait reprendre sa vie d'autrefois, cette douce et agréable vie de garçon qu'il avait un jour si stupidement sacrifiée.

Quelque peu retenu par Mme de Brogniès, qui craignait qu'en lui laissant trop de liberté il ne lui échappât, c'est-à-dire qu'il ne lui fut enlevé par une autre comme elle-même l'avait enlevé à la comtesse Paule, il ne s'était fait encore remarquer à Paris par aucune extravagance, il n'avait abordé que timidement ces plaisirs pimentés que la grande ville offre si facilement à messieurs les viveurs, aux débauchés de toutes les catégories, et dont la variété donne satisfaction à tous les appétits, à tous les vices.

N'étant plus maintenu, ayant la bride sur le cou, avide de jouissances, il se lança éperdument et comme pris de vertige dans le tourbillon de la vie à outrance. Il avait besoin de s'étourdir.

Il eut tout de suite sa place marquée au premier rang des viveurs.

Il jetait l'or à pleines mains. Beau joueur, il perdait dans une soirée mille louis sans sourciller, ce qui faisait dire qu'il devait être, quelque part, l'heureux propriétaire d'une mine d'or ou d'argent.

Il avait rompu avec ses amis de la première heure, qui étaient pour la plupart des hommes de raison ; mais il ne lui avait pas été difficile d'en trouver d'autres. A Paris, comme nous l'avons déjà dit, on a des amis autant et plus qu'on n'en veut, c'est une graine qui pousse dans les lieux publics et sur l'asphalte des boulevards comme les champignons sur une couche de carrière.

Le comte, en homme qui s'y connaissait, avait choisi ses nouveaux amis parmi des individus plus ou moins tarés, dont la conscience était absolument sans scrupule et qui, par conséquent, lui ressemblaient.

Ces personnages, dont le nom de quelques-uns résonnait haut, étaient les hôtes de certains salons interlopes ; ils fréquentaient les tripots ; on les rencontrait dans toutes les réunions publiques, dans tous les endroits où l'on s'amuse, riches, très connus, très en vue, on les voyait aussi dans les coulisses des principaux théâtres.

Comme on le voit, le comte de Verdraine s'était mis en bonnes mains.

Il voulut aussi être connu, se mettre en vue, faire parler

de lui Il eut cette gloire. Ses superbes attelages furent remarqués, quelques-unes de ses folies firent du bruit, il eut la réputation d'être riche comme un nabab. Il était posé.

Son histoire était peu ou point connue. Paris ne ressemble point à une ville de province. A Paris, on ne s'occupe guère de la vie privée des gens, la prudence s'y tient à l'écart, dans l'ombre. Du reste, la chronique du jour a tant de choses diverses à enregistrer que presque tout passe inaperçu et l'événement du lendemain fait oublier celui de la veille.

A Paris, on peut demander à un homme qui ne veut pas rester inconnu, perdu dans la foule :

— Qui es-tu ? d'où viens-tu ?

Mais on ne lui dit pas :

— Qu'as-tu fait ?

On ne s'inquiète nullement de connaître son passé.

On le laisse aller en se disant :

« A ce qu'il fera nous verrons ce qu'il est et nous saurons ce qu'il vaut. »

Le comte de Verdraine recevait ses amis à sa table.

On parlait de ses déjeuners, de ses dîners de garçons. On vantait à plaisir sa cordialité, son affabilité, sa bonne humeur, son esprit, sa distinction, sa générosité, sa magnificence, son luxe.

Bref, ses amis le hissaient sur un piédestal.

Et Maxime se sentait transporté d'orgueil.

Et s'il lui arrivait parfois de penser à Grenoble, c'était pour répéter :

— Paris, Paris, il n'y a au monde que Paris !

Un matin, M. de Verdraine avait invité à déjeuner quatre de ses amis ; l'un d'eux était le vicomte d'Ambresle, un charmant garçon de trente ans, joyeux viveur dont on ne comptait plus les sottises, les folies, et qui, à force de gaspiller une très grande fortune, due à plusieurs héritages successifs, n'allait pas tarder, disait-on, à être au bout de son rouleau.

On avait déjeuné avec entrain, on avait bu beaucoup de champagne et ces messieurs étaient fort gais quand on se leva de table pour passer dans le fumoir où le café était servi.

Au milieu du guéridon, sur un plateau de vermeil, se trouvaient les cigares, de superbes régalias. Les cigares allumés, on s'étendit à son aise sur les divans et l'on se remit à causer.

Le vicomte d'Ambresle était celui des convives qui connaissait le mieux Paris ; il y était né, et, dès l'âge de dix-huit ans, il y avait mené la vie joyeuse. Aussi le diable seul savait tout ce qu'il pouvait raconter.

Il avait passé partout et tout vu, tellement vu qu'il en était devenu l'homme le plus sceptique du moude.

Nul mieux que lui ne pouvait parler du théâtre contemporain, il avait vu jouer toutes les pièces ayant quelque valeur ; il connaissait tous les auteurs dont plus d'un étaient de ses amis, tous les acteurs, toutes les actrices et il avait dans tous les théâtres ses grandes et petites entrées. Mais c'était de la danse dont il était particulièrement amateur, non pour la danse elle-même, mais à cause des danseuses ; il aimait ces artistes dont le talent est dans les jambes, dans les pieds, un peu aussi dans les bras, et il avouait volontiers, sans fatuité, que les faveurs de certaines danseuses l'avaient récompensé de son engouement pour la danse.

— Voyez-vous, messieurs, dit-il, si je restais seulement quatre jours sans aller passer une heure à l'Opéra, au foyer de la danse, je serais pris du spleen, cette maladie qui nous vient d'Angleterre, pays de l'ennui par excellence.

On était sur le chapitre de la danse et, naturellement, on parla de la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, la nouvelle étoile qui brillait sur la scène de l'Opéra.

— Vicomte, vous la connaissez et devez être de ses amis, dit Maxime qui prenait un vif intérêt à la conversation.

— Chaque fois que je vais au foyer et qu'elle danse, je la vois et ai le plaisir d'échanger avec elle quelques paroles.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt quatre ans, peut-être vingt-cinq. Elle est dans le complet épanouissement de sa merveilleuse beauté, une beauté

unique, troublante, irrésistible. Ah ! messieurs, quelle grâce, quelle distinction, quel charme incomparable et en même temps que de suavité, de candeur !

— En vérité, vicomte, votre enthousiasme est d'un amoureux.

M. d'Ambresle sourit et répondit négligemment :

— Pendant huit jours j'en ai été amoureux fou.

— Et ? fit Maxime.

— Comme d'autres j'ai voulu avoir raison de sa sauvagerie.

— Et ? fit encore Maxime avec un accent singulier.

— Eh bien ! je peux l'avouer, puisque j'ai subi le sort de bien d'autres, j'ai échoué.

Le visage de M. de Verdraine s'épanouit et ses yeux rayonnèrent.

— Après tant de victoires remportées, et non sans efforts, continua le vicomte, je fus tout déconfit de ma défaite ; un autre se serait lamenté, aurait été inconsolable ; moi, j'ai tout de suite songé à ma guérison, et le remède nécessaire m'a été gracieusement donné par une compagne de Mlle Flora.

On se mit à rire.

— Que voulez-vous, reprit d'Ambresle, il faut prendre le temps comme il vient et la vie telle qu'elle est, avec ses vicissitudes ; on a des triomphes, on a des revers ; moi, grâce à un grain de philosophie que je mets en tout, je n'exagère pas la valeur d'un triomphe et suis moins sensible à un revers.

— En définitive, mon cher vicomte, dit M. de Nivoy, votre défaite indiquerait que Mlle Flora ne vous a pas attendu pour se laisser vaincre.

— Halte là, mon cher, répliqua vivement d'Ambresle, pas de médisance et surtout pas de calomnie ; il n'y a rien, vous entendez, absolument rien à dire sur le compte de Flora.

— On affirme, en effet, dit Félicien Latapie, fils unique d'un entrepreneur de travaux publics douze ou quinze fois millionnaire, que la Flora n'a pas d'amant et que sa réputation est inattaquable.

— Mlle Flora, messieurs, dit le vicomte, est une vertu farouche que défend son dédain pour les hommes ; vous connaissez mon scepticisme, eh bien, je me porterais garant de la sagesse, de la chasteté de l'adorable danseuse. Elle est assiégée de toutes parts, et elle résiste à tous les assauts ; elle est imprenable. On peut lui appliquer la devise : « Qui s'y frotte s'y pique. »

Un riche Américain a fait pour elle les plus énormes folies, sans parvenir seulement à attirer son attention.

Un armateur hollandais, autre fou, lui a offert un million pour mettre un baiser sur une de ses joues ; elle lui a ri au nez.

Elle reçoit chaque jour cinquante, cent billets d'amour qu'elle jette au feu sans en avoir lu un seul.

On lui envoie dans sa loge ou chez elle un nombre incroyable de bouquets : si le bouquet vient d'un admirateur anonyme ou s'il est simplement accompagné d'une carte de visite, elle le garde ; mais si, au contraire, il se présente sous les auspices d'un billet doux, il est impitoyablement retourné à l'envoyeur ; non moins impitoyablement aussi est renvoyé le bouquet dans lequel un séducteur novice a glissé quelque magnifique bijou.

— Mais c'est une femme de glace, cette Flora ! s'écria de Nivoy.

— Erreur, mon cher, elle est au contraire d'une extrême sensibilité ; parlez-lui d'une souffrance, d'une infortune imméritée, d'une misère quelconque, elle s'émeut jusqu'à verser des larmes ; elle est charitable et on ne la sollicite jamais en vain pour n'importe quelle œuvre de bienfaisance ; sans se faire connaître, elle visite les orphelins et y répand ses bienfaits ; enfin, aussi secrètement que possible, elle donne aux pauvres une bonne partie de l'argent qu'elle gagne.

Comme vous le savez, elle demeure aux Batignolles, rue des Dames, dans un tout petit hôtel, sans apparence, qu'elle ne loue certainement pas plus de quinze cents à deux mille francs par an, et encore parce qu'il y a derrière un jardinet.

Elle vit là on ne peut plus simplement, comme une petite

commerçante retirée des affaires. Elle ne sait pas ce que c'est que le luxe ; du reste, elle ne possède pas pour plus de quinze à vingt mille francs de bijoux.

Elle pourrait, comme telle ou telle de ses camarades, avoir chevaux, voitures ; elle préfère aller à pied ou, quand il le faut, prendre un coupé ou une victoria à la remise voisine.

Cependant elle a quatre domestiques qu'elle traite avec bonté, plutôt en amis qu'en serviteurs ; aussi se sont-ils faits ses esclaves ; ils se feraient écharper pour elle. Ces domestiques, deux femmes et deux hommes, sont une femme de chambre et une cuisinière, une espèce de mulâtre encore à moitié sauvage, qui est le factotum de sa maîtresse, et un bossu tordu, barbu, vieux et laid, guère plus haut que la botte d'un gendarme. Celui-ci est le boule-dogue du logis, un autre Cerbère moins deux têtes, et forme avec le mulâtre la garde du corps de la danseuse. Et les deux hommes et les deux femmes sont également incorruptibles.

—Diable, vicomte, fit de Nivoy, vous êtes joliment renseigné.

—Dame, ayant eu le désir de pénétrer dans la place, il m'a fallu tourner autour pour en connaître les abords ; mais comme vous le savez, cela ne m'a guère servi.

—Mlle Flora est-elle réellement Espagnole ? demanda de Verdraine.

—Oui, mon cher comte, et de race pure ; seulement on ne sait pas si elle est de Madrid, de Cadix, de Grenade, de Séville, de Murcie ou de Léon.

—Est-ce qu'elle sort de notre Conservatoire de musique et de danse ?

—Pas le moins du monde : c'est dans son pays et dès son plus jeune âge, dit-on, qu'elle a appris la danse.

—C'est en Espagne que la direction de l'Opéra est allée la chercher ?

—Non. Elle a tout simplement été trouvée à Paris. Il y a trois ans, on n'avait jamais entendu parler de Flora, lorsqu'elle apparut tout à coup comme un brillant météore. Avant, où était-elle et qu'avait-elle fait ? Mystère. Flora ne raconte son histoire à personne, et les curieux qui auraient la hardiesse d'interroger à ce sujet ses serviteurs seraient fort mal reçus.

Ce que je sais de Flora, mon cher comte, et ce que savent ceux qui comme moi suivent nos théâtres parisiens, je vais vous le dire.

Comme un grand chanteur ou une grande cantatrice, une grande danseuse se prend n'importe où elle se trouve. Elle serait aux Folies-Bergère, à l'Elysée-Montmartre, à Tivoli et même à la Boule-Noire, on irait l'y chercher.

Donc, il y a trois ans, on allait jouer à la Gaité une pièce à grand spectacle, une féerie ; on avait besoin de danseuses et l'on fit un appel pressant à celles qui pouvaient contracter un engagement pour la durée de la pièce.

Un jour, une belle jeune fille, pauvrement vêtue, à l'air doux et modeste, pas hardie du tout, se présenta. C'était Flora.

—Ou avez-vous dansé déjà ? lui demanda-t-on.

—Ni à Paris, ni en France, répondit-elle timidement, je suis une danseuse espagnole.

Naturellement, on voulut voir ce qu'elle savait faire : on le vit si bien qu'elle fut engagée au prix de cent cinquante francs par mois, uniquement parce qu'elle était une belle fille, et on ne manqua pas de le lui dire.

Arrivèrent les répétitions. On avait souvent les yeux fixés sur elle, mais encore parce que c'était une belle fille, sans doute on remarquait, on admirait ses jambes nerveuses, d'une forme exquise, et ses jolis pieds aux attaches délicates, seulement, l'on ne songeait guère à ce qu'il pouvait y avoir dans ces jambes et ces pieds.

Toutefois, comme elle était la plus charmante, la plus délicieusement belle parmi les demoiselles du corps de ballet, on lui donna une place dans la danse qui devait la mettre presque constamment sous les lognettes des spectateurs.

Aux premières représentations, Flora fut beaucoup regardée et lorgnée ; et l'on disait dans la salle :

—“ Voilà une bien jolie personne. ”  
C'était tout.

## VIII

## SOUVENIR DE MADRID

Le vicomte d'Ambresle s'était interrompu pour boire un petit verre de chartreuse et allumer un second cigare. Invité à reprendre son intéressant récit, il continua :

Il y avait cinq premières danseuses, dont l'une, la première des cinq, avait un talent réel. Mais ne s'avisa-t-elle pas de tomber malade : un chaud et froid, suivi d'une fluxion de poitrine.

Grand embarras de la direction, désespoir du maître de ballet.

Voyant cela, Flora dit à ce dernier, toute tremblante et comme honteuse :

—“ Monsieur, si vous le voulez, je remplacerai ce soir, mademoiselle... mademoiselle... j'ai oublié son nom.

—“ Vous ? fit le maître de ballet, regardant la petite danseuse avec ahurissement.

—“ Oui, monsieur, répondit-elle, en balbutiant, je crois pouvoir. ”

Il était deux heures de l'après-midi : vite, il y eut une répétition immédiatement suivie d'une seconde ; on jugea que c'était assez. Flora avait été merveilleuse de grâce, de légèreté, de souplesse, d'intelligence.

La pièce était sauvée.

Et les gens du théâtre restaient confondus de ne pas avoir découvert que cette Espagnole qu'on croyait être de mince valeur, était une danseuse hors ligne.

Le soir, — c'était, si j'ai bonne mémoire, la quatorzième représentation, — Flora fut prodigieuse. Quel succès, mes amis, quel succès ! On applaudissait à tout rompre.

A l'entracte, les habitués de l'orchestre et des avant-scènes coururent dévaliser les bouquetières des environs, et quand la belle senorita reparut sur la scène, au deuxième divertissement, elle fut frénétiquement acclamée et ce fut sous une véritable avalanche de bouquets et de fleurs qu'elle s'avança jusqu'à la rampe pour saluer et remercier le public enthousiasmé.

Le lendemain, deux ou trois journaux parlèrent du triomphe de Flora ; mais les jours suivants tous les autres journaux firent à leur tour l'éloge de l'admirable danseuse.

Du coup, les recettes augmentèrent d'un tiers ; tous les soirs la salle était bondée, on refusait du monde. Pour voir Flora, il fallait louer des places quinze jours à l'avance.

Les appointements de la nouvelle étoile furent portés à trois cents francs : cent cinquante pour sa beauté, autant pour son mérite. La direction ne se montrait pas généreuse ; mais Flora ne se plaignit point, elle était contente.

Un journal avait dit, en parlant de la charmante, de la ravissante danseuse : C'est une Papillonne.

Le mot eut vite fait le tour de Paris : et quand les spectateurs rappelaient la jeune artiste, ils ne criaient plus : Flora, Flora ! mais la Papillonne, la Papillonne, la Papillonne !

Le nom était joli, il lui est resté.

La pièce, à la Gaité, eut trois cents représentations. De ce théâtre, Flora passa au Châtelet avec 1,000 francs par mois pour danser dans une autre féerie. Nouveaux succès, nouveaux triomphes : Elle était en faveur auprès du public, elle était son idole ; si on l'eût privé de la Papillonne, il y aurait eu une émeute.

Flora était encore au Châtelet, mais à la veille d'entrer à l'Opéra, lorsqu'elle s'installa dans son petit hôtel de la rue des Dames, qu'elle ne songe pas à quitter. Je vous l'ai dit, elle est modeste dans ses goûts comme dans sa personne, vit presque de rien, dépense peu, n'aime ni l'apparat, ni le luxe. et cependant elle a soixante mille francs par an à l'Opéra.

— Mon cher vicomte, dit en riant Félicien Latapie, ce que vous venez de nous raconter paraît avoir fait impression sur de Verdraine, le voilà tout rêveur.

Maxime tressaillit, releva la tête, et voyant les autres rire, il se mit à rire aussi.

—Comte, ne vous avez-vous pas dit que vous étiez allé en Espagne ? demanda de Nivoy.

—En effet, j'y suis allé il y a quelques années et j'y ai passé six mois très agréablement.

—L'Espagne est un très beau pays, que je ne connais pas encore, mais que je me promets de visiter prochainement, dit Latapie.

—On ne saurait se dispenser de faire un voyage au delà des Pyrénées, opina de Nivoy.

—En Espagne, mon cher Félicien, dit d'Ambresle, toutes les femmes sont adorables.

—Comme la belle Flora ?

—Oui, comme la belle Flora. On vante avec raison les beaux yeux des Andalouses ; mais qu'elles soient d'Andalousie ou de Castille, les femmes d'Espagne, dans leur beauté plastique, ont un je ne sais quoi de piquant, de poétique, et je ne sais quels charmes séducteurs qu'on ne trouve pas chez les autres femmes d'Europe.

—Hé ! vicomte, et les Parisiennes ?

—J'apprécie fort les Françaises en général et particulièrement les Parisiennes ; assurément elles ne le cèdent en rien aux Espagnoles, mais elles ont un autre genre de beauté.

—C'est vrai, dit de Verdraine.

—Je le répète, continua d'Ambresle, une belle fille d'Espagne est toujours une créature adorable, et le comte doit en savoir quelque chose.

—Mon cher d'Ambresle, je suis absolument de votre avis. En amour, on passe volontiers d'une Française à une Espagnole pour revenir à la Française et retourner encore à l'Espagnole.

—Il y a l'attrait du changement, dit Félicien.

—Et celui de la curiosité, ajouta de Nivoy.

—Et d'autres encore, amplifia le quatrième convive.

—Comte, avez-vous fait un long séjour à Madrid ? demanda d'Ambresle.

—Mais oui, car de toutes les Espagnes je n'ai guère vu que Madrid.

—N'avez-vous gardé de cette ville aucun doux souvenir ?

—Oh ! une simple aventure.

—D'amour ?

—Je ne cours jamais après les autres.

—De Verdraine, mon cher, dit de Nivoy, il faut nous raconter la chose.

—En vérité, cela n'en vaut pas la peine.

—Si, si, dites toujours.

—Vous y tenez, soit ; du reste je n'en ai pas bien long à dire.

—Tant pis, répondirent en chœur les convives.

—Voici donc mon aventure.

En arrivant à Madrid le hasard me conduisit dans une hôtellerie où l'on me donna une chambre à côté d'une autre occupée depuis quelques mois déjà par une jeune artiste dramatique qui, en attendant mieux, jouait des bouts de rôle d'ingénue au Théâtre-Royal.

Elle vivait seule, ayant perdu sa mère l'année précédente, ce que j'appris plus tard.

Elle n'avait pas encore dix-neuf ans, et c'était bien la plus délicieuse créature que l'on pût voir.

Elle avait de magnifiques cheveux noirs et des dents superbes, petites, bien rangées et blanches comme l'ivoire le plus pur, de riches perles d'Orient dont une bouche adorable était l'écrin, son visage, un peu pâle, comme celui des Mauresques, était d'une douceur angélique ; ses yeux, d'une clarté étrange, vifs, profonds, pénétrants, avaient cependant une expression de langueur indéfinissable qui troublait jusqu'au fond de l'âme.

Son corps était comme moulé, tant toutes les lignes en étaient correctes. Elle avait un port de reine et l'on aurait dit vraiment qu'elle était faite pour porter un diadème.

Enfin, que vous dirais-je ! elle était jolie et belle à ravir et elle aurait tenté le diable.

La première fois que je la rencontrai, nous ne fîmes qu'échanger un regard et je sentis que son œil noir avait fait passer en moi comme une flamme.

A la deuxième rencontre, je devins sérieusement épris de la belle Elvire.

Elvire est le nom qu'elle s'était donné au théâtre, mais elle s'appelait Dolorès.

Je lui fis ma cour, oh ! mais dans toutes les règles, et en employant tout mon savoir-faire ; d'ailleurs je n'avais pas à occuper autrement mon temps.

Peu à peu, Elvire s'appriposa un peu, mais si peu, si peu... Dans l'escalier ou sur le carré de notre étage elle consentait à m'accorder une minute d'entretien, mais au premier mot d'amour, effarouchée, elle s'éclipsait.

L'idylle amoureuse dura...

—Quinze jours, fit d'Ambresle.

—Non vicomte, quatre grands mois.

—C'est beau.

—Mais mon amour s'éteignait, et voyez comme partout les femmes sont bizarres, c'est Elvire, si froide avant, qui s'était enflammé ; l'amour ou plutôt la passion, une passion terrible avait envahi son cœur et le ravageait.

Elle voulait absolument que je l'épousasse. Elle devenait folle et se tuerait, disait-elle, si je ne l'épousais pas.

Ma foi, je n'avais plus qu'une chose à faire...

—Votre malle, fit de Nivoy souriant.

—Vous l'avez dit. C'est que les Espagnoles ne sont pas toujours commodes, et je pouvais craindre qu'elle n'en arrivât, pour se venger, à me planter un poignard dans la poitrine.

A ne vous rien cacher, mes amis, j'avais peur.

Or, un soir qu'elle était à son théâtre, je me fis conduire à la gare où je pris le premier express pour revenir directement en France.

—Ainsi finit l'aventure, dit d'Ambresle, et c'est ainsi qu'elle devait finir.

—Et qu'est de venue l'abandonnée ? demanda Félicien. Elle m'intéresse, cette pauvre Elvire.

—Je ne sais pas, répondit le comte, je n'en ai plus entendu parler.

—Quoi, rien, pas une lettre ?

—Je ne lui avais pas caché qui j'étais, mais elle n'aurait pas su où m'écrire ; d'ailleurs elle était d'une fierté...

—Une fierté castillane, dit le vicomte.

—Si j'en crois ce qu'elle m'a raconté, elle descend d'une grande et ancienne famille d'Espagne que les révolutions de la Péninsule ont ruinée ; un de ses ancêtres aurait été ministre et un autre général en chef d'armée, son grand-père aurait été tué dans une bataille ayant le grade de colonel.

—Cela est dans les choses possibles, répliqua le vicomte ; mais si l'on en croyait les Espagnols, ils seraient tous de race princière.

Sur l'invitation de M. de Verdraine, ses amis se levèrent et l'on descendit au jardin pour changer d'air.

Le comte et le vicomte causaient, marchant côte à côte.

—Croiriez-vous, d'Ambresle, dit tout à coup Maxime, que je ne connais pas encore le foyer de la danse à l'Opéra ?

—Je vous crois parfaitement, attendu que certains privilégiés seuls y sont admis. Mais je vois où vous voulez en venir : vous désirez que je vous ouvre la porte de ce Cénacle ?

—Eh bien, oui.

—Peut-être désirez-vous aussi être présenté à la belle Flora ?

—Dame : Pourquoi pas ?

—Hé ! hé ! comte, est-ce que las aujourd'hui de la Française, vous voudriez retourner à l'Espagnole !

—Oh ! pas le moins du monde.

—C'est que, comme votre belle Elvire de Madrid, la Papillon est capable, elle aussi, de tenter le diable. Certes, vous êtes un grand vainqueur, car vous possédez des moyens de séduction que beaucoup d'autres n'ont pas, mais je vous ai dit

ce qu'est Flora, et je vous ai parlé de certaines défaites successives qui doivent donner à réfléchir. Mon cher comte, en amour comme en guerre, il arrive fatalement un jour où chacun a son Waterloo.

—D'Ambresle, prenez garde, vous allez me donner l'envie...

—De vous risquer dans cette aventure ! Mais, mon cher, vous l'avez cette envie, et ce n'est pas moi qui vous l'ai donnée.

—Où voyez-vous cela ?

—Dans vos yeux.

—Après tout, il n'est pas défendu d'essayer.

—Sans doute : seulement... Qui s'y frotte s'y pique !

—Il y a une manière de prendre les ronces.

—Quand elles n'ont plus de piquants.

—D'Ambresle, seriez-vous jaloux ?

—Jaloux, moi ? Dieu me garde de cette maladie ridicule et bête !

—Me présenterez-vous à Mlle Flora ?

—Vous y tenez absolument ?

—Oui.

—Vous a-t-elle vu déjà ?

—Jamais. Où voulez-vous qu'elle m'ait vu ?

—C'est juste. Et vous, comte, vous ne l'avez encore vue que sur la scène ?

—Oui, sur la scène, répondit Maxime.

Après avoir un peu hésité il ajouta :

—Deux ou trois fois, le hasard me l'a fait rencontrer dans la rue.

—Et malgré le voile épais qui cache son visage quand elle sort à pied, vous l'avez reconnue ?

—Mais... oui.

D'Ambresle s'arrêta, posa sa main sur le bras du comte, le regarda fixement et sourit.

—Hein, que voulez-vous dire ?

—Hé, parbleu, que vous êtes amoureux de Flora.

—Eh bien, quand cela serait, répliqua le comte d'un ton vif, vous en avez bien été épris vous-même.

—C'est vrai, seulement...

—Achevez.

—Moi, comte, je ne suis pas un entêté comme vous.

—Ce qui signifie ?

—Que si vous entrez en lutte, je crains beaucoup pour votre amour-propre et votre orgueil.

—Je ne risque, après tout, qu'une défaite pareille à la vôtre.

—Il vous semble. Mon cher comte, il y a des vaincus qui restent debout et d'autres qui restent couchés sur le carreau, moi, j'ai sauvé mon amour-propre par une retraite prompte et honorable ; vous, je le répète, vous êtes un entêté... Enfin, ceci est votre affaire, je ne veux pas vous donner de conseils, car vous pourriez croire que je suis jaloux. Vous savez ce qu'est Flora, vous n'ignorez pas à quelle femme extraordinaire vous aurez à faire, et je vous dis encore, pour finir. Qui s'y frotte s'y pique !

—Me voilà prévenu, et je vous pose de nouveau ma question : me présenterez-vous ?

—Je ne peux pas vous refuser cela.

—Alors, quand ?

—Ce soir, jeudi, l'Opéra est fermé, mais demain, si cela vous convient...

—Parfaitement. Mlle Flora sera au théâtre ?

—Oui, elle est du ballet.

—En ce cas, c'est dit, demain.

—Nous dînerons ensemble, si vous voulez.

—Où ?

—Au café Anglais.

Le comte et le vicomte rejoignirent les autres jeunes gens, qui s'étaient assis à l'ombre d'un polonia et se mêlèrent à leur conversation.

## IX

## LA PRÉSENTATION

Le vendredi, excepté en été, alors que la haute société a déserté Paris, la salle de l'Opéra est presque toujours remplie par un public de choix. Il est rare que le vendredi les loges et les fauteuils loués à l'année ne soient pas occupés par leurs titulaires.

Le soir dont nous parlons, jamais peut-être on n'avait vu autant d'habits noirs aux fauteuils d'orchestre, autant de magnifiques toilettes et jolies femmes dans les loges : partout des épaules et des bras nus, ceux-ci chargés de pierreries qui, avec les agrafes et les bouquets de diamants aux corsages, les aigrettes et les diadèmes dans les cheveux, scintillaient, croissant leurs faux sous l'éclatante lumière des lustres.

La salle, enfin, avait l'aspect animé, joyeux, superbe d'un soir de première. A l'orchestre, aux amphithéâtres, dans les loges, aux galeries, pas une place vide.

Mais ce n'est pas dans la salle, c'est derrière le grand rideau de la scène, derrière les décors, au foyer de la danse que nous prions le lecteur de nous accompagner.

Le vicomte d'Ambresle et le comte de Verdrains venaient d'y entrer. Leur tenue était irréprochable ; ils avaient l'habit, la cravate blanche et des gants immaculés. Ils se tenaient à l'écart et faisaient peu attention à cinq ou six messieurs qui riaient avec les danseuses et leur adressaient des madrigaux plus ou moins spirituels.

Les dames du corps de ballet étaient déjà presque toutes dans le foyer ; les unes étaient debout, formant des groupes charmants, causant et riant entre elles ; les autres, plus graves, étaient assises sur les divans ; elles regardaient et de temps à autre, une répartie, une saillie, un mot vif les faisaient sourire. Quelques-unes essayaient une pirouette ou un entrechat.

Les messieurs dont nous venons de parler, ils n'étaient pas plus de six, dérangeaient bien un peu les groupes, mais ils se reformaient aussitôt ; car, nous le dirons, à la louange de ces demoiselles, elles n'apportaient pas une grande attention aux compliments quelque peu banals qui leur étaient adressés. Une dizaine seulement se montraient moins indifférentes, et avec autant de grâce que d'à-propos savaient répondre et tenir tête aux galantins, qui auraient bien voulu se permettre certaines libertés rigoureusement défendues.

En vérité, ces hommes faisaient tâche au milieu de ces gracieuses jeunes filles pour la plupart fort jolies.

Les pantalons et le noir des habits étaient choses réellement aidées à côté de ces jambes serrées dans des maillots couleur chair, de ces petits pieds légers emprisonnés dans du satin ; de ces jupes courtes, de ces étoffes de gaze aux couleurs vives semées d'or et d'argent, constellées d'étoiles ; de ces têtes charmantes ornées de fleurs, de ces bras nus, blancs comme l'albâtre, et de ces ravissantes épaules également nues, à la peau satinée et légèrement estompées de carmin.

Le ballet faisait partie du troisième acte ; à ce moment, le deuxième acte venait de finir, on était à l'entr'acte.

Flora n'était pas encore descendu de sa loge et le comte et le vicomte attendaient.

La présentation ne pouvait se faire dans la loge de la danseuse où jamais d'autres personnes que le coiffeur et l'habilleuse n'étaient admises. On avait bien un peu essayé de forcer la consigne, mais Flora avait manifesté son mécontentement et des ordres sévères avaient été donnés par l'administration aux garçons de service pour que les personnes étrangères fussent éloignées aussi bien des loges des danseuses que de celles des chanteuses. De plus, Flora, qui se faisait toujours accompagner au théâtre par sa femme de chambre, avait cette femme fidèle et dévouée pour défendre sa porte.

La Papillonne fit enfin son entrée dans le foyer.

Ses camarades, les premières danseuses, vinrent avec empressement lui serrer la main ; les autres danseuses la sa-

luerent avec un respect affectueux. On voyait tout de suite que par sa modestie, chose rare chez les artistes, par sa gracieuseté et son affabilité, Flora avait su s'attirer les sympathies et l'amitié de toutes ces dames.

— Où en est-on ? demanda-t-elle.

— Le troisième acte est annoncé ; on va lever le rideau.

— Merci ; nous avons encore un quart d'heure : je ne suis pas en retard, ajouta-t-elle avec un doux sourire et en laissant voir un peu le pur émail de ses dents merveilleusement belles.

Le comte de Verdraine, ébloui, la dévorait des yeux.

Elle s'assit dans un fauteuil, appuya légèrement ses mains sur ses jupes, relevées un peu plus qu'elle ne le voulait, et jeta un regard rapide autour du foyer. Elle vit d'Ambresle qui, de loin, la saluait. Elle rendit le salut en inclinant la tête et en ébauchant un sourire.

Elle portait un costume blanc parsemé de paillettes d'argent ; elle avait, comme les autres danseuses, les épaules et les bras nus, des épaules superbes et des bras charmants ; aucun bijou : ni bracelet, ni bague, ni boutons d'oreilles, ni broche. Pour tout ornement, elle avait seulement placé dans ses cheveux une rose blanche à feuilles et pétales d'argent.

Elle n'en était que plus ravissante, et, on la regardant, on se demandait s'il pouvait exister une femme plus parfaite, une aussi adorable jeune fille. Au milieu de cet essaim de jolies filles qui l'entouraient, elle brillait et attirait les regards comme la reine des fleurs au milieu d'un parterre.

Le comte de Verdraine était plongé dans une sorte d'extase qui aurait duré longtemps, si le vicomte n'eût pas touché son bras en lui disant tout bas :

— C'est le moment, allons !

Maxime suivit son ami qui s'avançait vers la belle danseuse.

Arrivé près de la jeune fille, d'Ambresle s'inclina profondément, comme s'il eût été devant une reine, puis il lui dit :

— Mademoiselle Flora veut-elle me permettre de lui présenter un de mes amis ?

De sa voix douce et harmonieuse, la jeune fille répondit :

— Si cela vous fait plaisir ainsi qu'à votre ami, monsieur le vicomte, je le veux bien.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte Maxime de Verdraine.

Si les deux amis n'eussent pas été aussi émus l'un que l'autre, ils se seraient aperçus que le mouvement fait par la danseuse était un haut-le-corps ; ils auraient vu également le sombre éclair qui traversa son regard et s'éteignit aussitôt ; ils n'avaient pas remarqué davantage qu'elle avait pâli, car aussitôt le rouge était revenu sur ses joues et avait envahi son front. Ils n'avaient rien vu.

C'est que Flora savait dissimuler ses impressions, c'est qu'elle avait une puissance de volonté extraordinaire, et que toujours elle pouvait se contenir et se rendre maîtresse d'elle-même.

Aussi, s'étant levés et ayant salué le comte avec une grâce charmante, ce fut d'une voix parfaitement calme et ayant sur les lèvres son adorable sourire qu'elle répondit :

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me présenter votre ami, monsieur le vicomte.

Et, se tournant de nouveau vers de Verdraine :

— Monsieur le comte, continua-t-elle, je suis très flattée et très honorée de faire aujourd'hui votre connaissance.

— L'honneur est tout pour moi, mademoiselle, répliqua de Verdraine assez gauchement.

— Je ne suis qu'une danseuse, monsieur, dit Flora avec un nouveau sourire, mais qui ne ressemblait pas au précédent.

— Oui, une danseuse, répondit le comte, dont on doit s'estimer heureux et fier d'être l'ami.

— Je me demande ce que peut valoir mon amitié, fit Flora en enfonçant son regard dans les yeux du comte.

Il resta un instant comme étourdi, tellement la flamme du regard de la jeune fille l'avait troublé, puis il répondit gravement :

— Elle a un prix inestimable, mademoiselle ; croyez-le, n'importe d'où elle vient et qui la donne, l'amitié sincère est ce qu'il y a de plus précieux au monde.

— C'est très bien, monsieur le comte, et vous mériteriez d'être mis à l'épreuve, riposta Flora en riant.

— Je suis prêt à la subir, mademoiselle.

La jeune fille enveloppa encore le comte de son regard troublant.

— Mais, messieurs, reprit-elle, pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? voilà des sièges.

Et reprenant place dans son fauteuil, elle ajouta :

— J'ai encore cinq minutes à vous donner.

Les deux hommes s'assirent et la conversation continua, plus sérieuse, sur les choses du jour. Flora se montra tour à tour enjouée et grave, mais toujours spirituelle et pleine de réserve et de dignité. On voyait que, malgré sa jeunesse, elle connaissait la vie, les hommes et les choses ; on sentait qu'elle avait eu de longs jours de misère, qu'elle avait souffert et que c'était surtout à la dure école du malheur qu'elle s'était mariée.

La causerie fut interrompue par un régisseur qui parut à l'entrée du foyer et dit :

— Mademoiselle Flora ?

La danseuse se leva aussitôt, salua de la main le comte et le vicomte et, légère comme un oiseau s'envola.

— Mon cher, dit d'Ambresle, nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous-en.

— Pourquoi si vite ? Attendons la fin du ballet.

— Pour la revoir ?

— Oui.

— Inutile, mon ami : après le ballet, Flora ne rentre pas au foyer ; elle remonte dans sa loge, remet son costume de ville et quitte le théâtre immédiatement.

— Ah !... Alors...

— Eh bien ?

— Allons la voir danser.

— Soit.

Les deux amis se firent ouvrir une porte qui communiquait avec la salle, et debout, à l'une des entrées de l'orchestre, ils assistèrent à la dernière partie du ballet.

Comme toujours, Flora fut applaudie à tout rompre, rappelée, acclamée.

Il semblait au comte de Verdraine qu'il avait sa part des applaudissements des spectateurs ; il était grisé, fou. Et il se jurait que la ravissante danseuse serait à lui.

Les deux amis attendirent la fin de l'acte pour sortir du théâtre.

— Eh bien, demanda d'Ambresle, quand ils furent sur le boulevard, êtes-vous satisfait ?

— C'est-à-dire, mon ami, que je suis au paroxysme de l'enthousiasme ; il me semble que je ne suis plus sur la terre, que je viens d'être transporté au septième ciel.

— En effet, voilà de l'enthousiasme.

— Quelle adorable créature, vicomte ; mais elle est divine, cette femme !

— Oui, c'est connu, Mlle Flora est une merveille et vous en êtes éperdument épris.

— C'est vrai, mon ami, je ne peux pas le nier, ce qui serait, d'ailleurs, une insigne sottise. Quand on aime une femme pareille, on ne le cache point, on le crie à qui veut l'entendre.

— Ce qui serait, selon moi, une autre sottise. Quand on aime une femme comme Flora, on ne le dit à personne, et si l'on a l'ineffable bonheur d'en être aimé, la pire des sottises serait de le crier à qui voudrait l'entendre.

— C'est une théorie qui vous est personnelle.

— Qu'importe si elle est sage ?

— Pourtant, mon cher vicomte, il me semble que si l'on est fier d'être aimé d'une femme charmante, belle entre toutes, ce n'est point pour le cacher à tous les yeux, mais au contraire pour s'en faire honneur.

— Question de vanité et d'amour-propre, de Verdraine ; un bonheur caché a sa saveur ou, ce qui revient au même, un doux secret à deux a ses voluptés. Mais nous n'avons pas à

discuter ; comme vous le disiez tout à l'heure, mon cher comte, ce sont mes idées et je n'ai point la prétention de les faire partager aux autres.

Après un court silence, d'Ambreslo reprit :

— Mon cher comte, recevez mes félicitations sincères.

— A quel propos ?

— Mais sur le succès que vous avez obtenu ce soir.

— Expliquez-vous mieux.

— Mlle Flora vous a fait un accueil que vous pouvez considérer comme une faveur rare, je puis même dire exceptionnelle et dont vingt autres seraient jaloux. Elle a été pour vous d'une amabilité qui m'a surpris ; elle vous a accordé des regards, des sourires dont elle ne gratifie jamais même ses plus anciennes connaissances, et non seulement elle vous a permis de lui dire bien des choses, mais elle vous a répondu. Il est évident que vous lui avez plu, car jamais, vous entendez, comte, jamais elle n'a été gracieuse avec un autre comme elle l'a été avec vous.

— Vraiment, vous avez remarqué cela ?

— Je n'avais pas un bandeau sur les yeux. Je vous ai parlé de la fierté de Mlle Flora, de sa froideur dédaigneuse, eh bien, à votre vue, cette glace s'est fondue. Beaucoup d'hommes lui ont été présentés parmi les plus riches, les plus distingués, les plus haut placés ; toujours elle répondait par un mouvement de tête et quelques paroles brèves ; jamais un sourire, à peine un regard distrait, et c'était tout ; et si les importuns essayaient d'insister, elle leur tournait le dos sans façon, allait vers une de ses camarades et lui prenait son bras comme pour causer avec elle, mais n'ayant absolument rien à lui dire. Enfin, comte, vous êtes en bon chemin.

— Vous trouvez ?

— Je connais Mlle Flora mieux que personne, mon cher, et je crois qu'une nouvelle victoire vous est réservée.

— Croyez-vous cela sérieusement ?

— Quand un sceptique comme moi croit à une chose, c'est toujours sérieusement ! Donc, je le répète, vous pouvez vous faire aimer, à moins...

— Achevez, vicomte.

— A moins que comme celle d'un mauvais général d'armée, votre tactique ne vous conduise qu'à un échec.

M. de Verdaine eut en même temps un regard et un sourire superbes.

— En amour, répliqua-t-il avec un fort grain de fatuité, je n'ai pas la réputation d'être un maladroit.

— Hé, hé, don Juan lui-même n'a pas toujours été heureux.

— Je ne suis pas don Juan.

— Vous voulez dire que vous avez été toujours heureux. C'est parfait. Ayez donc confiance en votre bonne étoile, mon cher comte, et tâchez qu'elle soit plus brillante que jamais quand viendra l'heure du berger. Qu'à vous donc, mon cher, revienne la gloire d'une conquête qui est la plus difficile que je connaisse.

— Cette gloire, vicomte, je l'aurai !

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

LA CINQUIÈME PARTIE A POUR TITRE :

**LA VENGERESSE !**

**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

## AU BON MARCHÉ — MAISON — Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été  
commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Soersuckers, 2½ la vergo en montant. Indiennes, belles couleurs, 6c la vergo, valant 10c. Gingham écossais, 6c. Skirting à jupes, 7c. Tolle à Essulomains, 5c et plus. Tolle de tablo, puro, 15c la vergo. Chambrays, toutes nuances, 15c valant 25c. Moussolines imprimées, patrons cholsia, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à Robes, toutes réduites : une ligne à 4c la vergo ; une bonne qualité, 5c la vergo, et tout laino, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Gronadino noire, à 10c la vergo, valant 25c.

### Cachemires noirs, tout laine

Valeurs spéciales à 45c, valant 60c ; à 50c valant 70c ; à 55c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra : 25c valant 35c ; 45c valant 65c 50c valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00.

Venez voir ces lignes : 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.10.

1 caisse, sole Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises portées, panneaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de gulmpo portée, autrefois vendu à 50c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la vergo, en montant, Jolia patrons.

SOUS-VÊTEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3½c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.

BAS—Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.

GANTS—En Sole à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid : 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS et MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.

RUBANS—Réduits à un tiers du prix : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la vergo.

MOUCHOIRS—2 pour 5c : avec bords de couleurs : 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 49c.

### SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS ; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869, Rue Notre-Dame Ouest, 1871

MONTREAL

**CHAPEAUX ET FOURRURES**

**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

**LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES**

J. LESSARD & Cie, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE des modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc ; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils et renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez : J. LESSARD & Cie, boîte de poste 1110, Montréal.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

## EUARD &amp; MACDONALD

FABRICANTS DE

## POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de **PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE POELES** promptement exécutés.**LE POT "JEWELL RANGER"**

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER.

**244—Rue Saint-Jacques—244**

MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION  
VOLUMES I

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2e vol.	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

## LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS

## NUMEROS PARUS

- |  |  |                                       |
|--|--|---------------------------------------|
| La Femme au doigt coupé                    | La Justice de Dieu, 5e série                         | La Mort d'un For at :                 |
| Les Trois Chercheurs de pistes             | L'Honnête Criminel                                   | 1re partie, L'Evasion du Bagne        |
| La Perle Noire                             | Le Bureau de Poste de St-Martin-des-Monts, 1re série | 2e partie, Forçats et Gendarmes       |
| Tolla                                      | Bon sang ne pout mentir, 2e série                    | 3e partie, La Mort de Rouget          |
| L'Abîme                                    | Valérie, 3e série                                    | Le Condamné à Mort :                  |
| Le Banquier des Pirates, 1re série         | Une Evasion à la Guyane, 1re série                   | 1re partie, Le Mort Ressuscité        |
| L'Archipel en feu, 2e série                | Les Millions du Nabab, 2e série                      | 2e partie, L'Echafau.                 |
| Tancrède de Rohan                          | L'Arme Révélatrice, 3e série                         | Les Ecumeurs de Rivières              |
| Nora                                       | Le Comte d'Olligny, 4e série                         | 1re partie, Les Débuts du Bossu       |
| Le Petit Vieux des Batignoles              | Le Parricide, 5e série                               | 2e partie, A la Recherche de son Père |
| L'Epave du Cynthia, 1re série              | Vingt ans à la Bastille                              | 3e partie, Père et Fils               |
| Le Secret de Patrick O'Donoghlan, 2e série | Nélida   | La Nuit Sanglante :                   |
| La Rose Blanche, 1re série                 | Ginevra  | 1re partie, Le Réveillon de M. Denis  |
| Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.  | La Chasse à l'Héritage, 1re série                    | 2e " L'Inspecteur de Police           |
| L'Incendiaire                              | Le Bal Masqué, 2e série                              | 3e " Le Lit de Mort                   |
| Un Duel au Désert                          | Les Deux Sœurs, 3e série                             | L'Assassiné Vivant :                  |
| Le Pêcheur de Perles, 1re série            | Le Revenant, 1re série                               | 1re partie, Le Crime                  |
| Les Frères de la Côte, 2e série            | Tom Sandons, 2e série                                | 2e " Disparu                          |
| Les Voleurs de Chevaux, 1re série          | L'Œil de Vichnou, 3e série                           | 3e " Le Détective et 1re partie de    |
| La Chasse aux Brigands, 2e série           | L'homme à l'oreille cassée, 1re série                | Floral                                |
| Le Peau Rouge, 3e série                    | Le colonel Fougas, 2e série                          | 2e partie, Dans les Mines             |
| Le Crime de Pierrefitte, 1re série         | Vœu de Haine,  | 3e " La Famille Charlot               |
| La Révélation, 2e série                    | 1re série, Le Chat du bord                           | L'Antre du Crime :                    |
| Colomba, 1re série                         | 2e série, La "Brule-Gueule"                          | 1re partie, Les deux bandits          |
| La Vengeance Corse, 2e série               | 3e série, Philopen le Poulpican                      | 2e " Un vol sinistre                  |
| Le Fou Yégo, 1re série                     | 4e série, Chouans et Républicains                    | 3e " L'amour c'est le ciel            |
| L'Invasion, 2e série                       | 5e série, A coups de fusil                           | 4e " La chasse aux médailles          |
| Le combat de Falkenstein, 3e série         | 6e série, L'Enlèvement de Jeanne                     | 5e " Le Meurtre                       |
| Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série | 7e série, Kernob                                     | 6e " Un Amour Secret                  |
| La Fille de Margarete, 2e série            | 8e série, A la Beïnonnette                           | 7e " Le Fils du Condamné              |
| L'Héritage Fatal, 1re série                | 9e série, Le secret de Philopen                      | 8e " La Fée des Saules                |
| Le Jettatore, 2e série                     | 10e série, Crochetout                                | 9e " La Fiancée de la mort            |
| Le Diamant Caché, 1re série                | Le dernier des Trémolin                              | 10e " Une Nouvelle à sensation        |
| Camille, 2e série                          | Le mangeur de Poudre                                 | 11e " Le Châtiment                    |
| Le Testament du Commandeur, 3e série       | L'assassinat de Versailles                           | Le Chemin des Larmes :                |
| Une Famille Corso                          | Le crime de la rue Saint-Laurent :                   | 1re partie, Un Amour déçu             |
| La mort de Pierre Duvernay, 1re série      | 1re partie, Le Meurtre                               | 2e " La demande en Mariage            |
| La Folle, 2e série                         | 2e partie, La chasse à l'homme                       | 3e " Le Drame Conjugal                |
| Le Sacrifice de Germaine, 3e série         | 3e partie, L'Expiation                               | 4e " La Misérable                     |
| La Vengeance, 4e série                     |  |                                       |

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

# LA FIN DES TEMPS APPROCHE

LE GRAND JOUR ARRIVE !

**\$300.00** A ETRE DONNÉES **\$300.00**

LE 8 OCTOBRE 1888

— Quoi ? — Eh bien !

— Voulez-vous savoir ? , Nous allons vous le dire.

— LISEZ —

VENEZ ACHETER LES NUMEROS DE " BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS " QUI VOUS  
MANQUENT DEPUIS LE 8 AVRIL 1888.

— REFLECHISSEZ —

POUR PASSER L'HIVER **\$200.00** VOUS VOILA DEJA RICHE.

Le 8 OCTOBRE, GRAND TIRAGE des

**PRIMES de LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS**

\$200 pour la 1re Prime. — 100 primes de \$1.00 chacune.

La BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est en vente dans tous les Dépôts de journaux et au  
Bureau du Journal, 1540 rue Notre-Dame.

HATEZ-VOUS ! QU'ON SE LE DISE ! HATEZ-VOUS !